

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 23.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, laligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées en par bons sur la poste.

JEUDI, 9 JUIN 1881

## AVIS IMPORTANT

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, 4 juin 1881.

Cette année la *decoration day*—ou s vous aimez mieux la fête des soldats morts au champ de l'honneur—a été célébrée d'une façon triomphale.

La population entière de cette ville ainsi que celle des autres cités de la grande république ont tenu à honneur de fêter ce glorieux anniversaire.

*Decoration day*, ainsi que le mot l'indique, est le jour où l'on décore les tombes, les statues des morts célèbres, où on les couvre littéralement de fleurs. Le capitaine comme le soldat a droit à ce tribut de regrets.

Montgomery, tué devant Québec, le partage avec Lafayette, mais Washington, le père de la patrie, est le héros préféré; cette année on l'a enguirlandé et couronné comme un demi-dieu.

Héros, nos cœurs vous dressent des autels. La mort, l'oubli n'atteignent pas le brave, Votre gloire les brave,

Tressaillez tous, vous êtes immortels!

Dès le matin le soleil s'était montré radieux, ses rayons embrasés faisaient ressortir plus éclatants les uniformes des régiments et leurs belles armes; bientôt le canon de *Governor Island* vint mêler sa note grave aux bandes qui remplissaient l'air d'hymnes guerriers.

Des millions de drapeaux flottaient dans l'espace : ceux là aux fenêtres, d'autres aux mâts des navires et les plus magnifiques sur les principaux monuments.

Mais tout cela n'est rien encore, voici les vétérans de 1812 et ceux de la Grande Armée commandée par le général Grant. Voyez leurs drapeaux déchiquetés par la mitraille, s'ils pouvaient parler que de hauts faits ils nous raconteraient!

En dépit de la chaleur qui redouble et de la foule qui encombre les rues, d'autres foules se portent à Union Square, entraînant la circulation qui n'est rétablie que par *club*, le *club* tout puissant des policemen.

Attention! voici un chien qui aboie et une femme qui se trouve mal; on se bouscule, on se précipite pour voir de près une nouvelle légion ornée de sa musique de cuivre; les masses n'y tiennent plus, l'enthousiasme d'abord contenu fait explosion. La fête est dans toute sa splendeur et le défilé commence.

Déjà une foule d'enfants turbulents devancent le peloton de policemen qui forment l'avant garde de la procession guerrière. C'est le moment d'ouvrir de grands yeux et de grandes oreilles, boum, boum!

La première division de miliciens de New-York qui fait son apparition dans la cinquième Avenue sous les ordres du général Shaler, est saluée par d'innombrables acclamations.

Ils servent de cadre aux vétérans qui ne bronchent pas plus sous le soleil que devant le canon : hurrah!

Le septième régiment, le soixante-neuvième ainsi que le huitième viennent ensuite faire admirer leur belle tenue; puis voici les canons à gueules de cuivre qui font trembler les pavés; le grand marshal Edward Henry Kent et son état major accompagné d'un escadron de noirs; le drapeau présenté par Lafayette à la ville de New-York, celui du quartier général de la grande armée de la république et enfin l'étendard de la révolution de 1776 ayant figuré à plus de quinze batailles rangées!

Peut-être trouvera-t-on que les Américains ont tort de célébrer avec tant d'éclat le douloureux anniversaire de leur guerre fratricide; il est toujours imprudent de raviver certaines blessures; en France ces commémorations produiraient une émeute, peut-être une révolution.

Mais ici, il paraît que les démonstrations dans le genre de celle d'hier ne sont d'aucunes conséquences.

Les Américains n'ont d'autres soucis que de livrer des combats acharnés aux plaines de l'Ouest, s'ils font parler la poudre c'est pour faire sauter les obstacles naturels qui se trouvent devant leurs lignes de chemins de fer. C'est en vain que les militaires ont voulu leur persuader d'aller à Cuba, le bon sens public s'est moqué de ces velléités guerrières. Le Mexique peut ainsi dormir en paix. Il n'a à redouter que l'invasion pacifique des capitaux américains.

On dit que M. Blaine prépare quelque traité léonin avec le gouvernement du Panama; quoiqu'on en dise cela ne peut être bien sérieux. Les États Unis n'empêcheront pas le canal de s'achever ni les navires d'y passer; on dit bien ces choses-là, mais quand à les faire c'est bien difficile!

Le désastre de la *Victoria* près de London en Ontario, nous a beaucoup impressionnés. Il y a longtemps qu'on n'avait vu une pareille noyade. Si on n'était pas sûr que c'est arrivé cela paraîtrait impossible.

N'est-il pas triste pour les Ontariens de perdre plus de monde dans une promenade nautique que les Français dans leurs conquêtes récentes de la Tunisie.

Eux aussi auront une fête des morts. Que de victimes, que de larmes!

ANTHONY RALPH.

## ÇA ET LA

Emile de Girardin s'est confessé avant de mourir. Littré, le libre-penseur, vient d'en faire autant.

La conversion de Littré a fait sensation.

\* \*

Les paroissiens de Notre-Dame ont vu avec plaisir M. Colin, le nouveau supérieur du séminaire de St-Sulpice, monter dans la chaire, dimanche dernier. Orateur et philosophe, profond penseur, doué d'un caractère élevé, M. Colin est digne de la confiance et de l'admiration dont il est entouré.

\* \*

Sir John Macdonald s'étant soumis à une consultation de médecins renommés, à Londres, ceux-ci ont déclaré que le premier ministre avait seulement besoin de repos, et que sa constitution n'était pas affectée.

Une dépêche annonçait, il y a quelques jours, que sir John recevrait les plus grands honneurs à Londres et qu'il serait appelé à s'y fixer pour représenter le Canada.

\* \*

L'agitation en Irlande augmente toujours. A Clontarf, à la suite de la vente d'une ferme, il y a eu une émeute pendant laquelle il y a eu plusieurs blessés et même deux morts. La confusion était extrême dans les rues. Les pierres, les briques et autres projectiles pleuvaient et plusieurs cavaliers ont été démontés et écrasés sous leurs chevaux. Après une lutte qui a duré plus d'une heure, les prêtres ont réussi à faire entendre raison aux émeutiers et à les disperser.

\* \*

Il est bruit d'un remaniement ministériel en Angleterre. M. Gladstone, épuisé physiquement et condamné à la retraite par les médecins, serait au moment d'opter pour un moyen terme et de passer de l'atmosphère énervante et tumultueuse des Communes au milieu tranquille de la Chambre des lords. M. Childers, secrétaire de l'intérieur, deviendrait chancelier de l'Échiquier à la place du premier ministre, qui a trop tenu jusqu'à présent à garder cette charge fatigante. Sir Farrer Herschell, solliciteur-général, deviendrait procureur-général, et serait remplacé par M. Russell, C. R., député de Dundalk. On dit aussi que M. Goschen, ex-ministre à Constantinople, où il est remplacé par lord Dufferin, entrerait dans le ministère.

\* \*

On lit dans le *Monde* à propos du cinquantième anniversaire de prêtrise de M. l'abbé Louis Regourd :

"L'église de Notre-Dame était, dimanche, remplie de fidèles venus des différents points de la ville pour assister au cinquantième anniversaire de prêtrise de ce vénérable soldat de Jésus-Christ. La cérémonie était réhaussée par la personne de S. G. Mgr Fabre. Le héros de la fête célébra lui-même la grand'messe, avec le rév. M. Grangeon comme diacre; et le rév. M. Toupin comme sous-diacre.

"La partie du chant et de l'orchestre fut suave et solennelle.

"Le sermon a été prononcé par le rév. M. Collin.

"La messe fut suivie de la bénédiction par Mgr l'évêque de Montréal, et du chant du *Te Deum*.

"Le rév. M. Louis Regourd est né à Joyeuse, diocèse de Viviers, en France, le 27 mai 1807. Il fut ordonné prêtre le 28 mai 1831. Il demeure au Canada depuis le 8 octobre 1840. Il est âgé de 74 ans, et possède encore une grande vigueur physique et intellectuelle. Puissent-ils voir encore de nombreuses années! C'est le souhait de la multitude de ceux qui ont été témoins de l'exemple édifiant de ses vertus et du bien qu'il a opéré autour de lui."

## NOS GRAVURES

Kroumirs enlevant le cadavre de leur cheik

Les Ouled-Cedra sont les principaux coupables parmi les Kroumirs dans l'agression contre les Français. Leur territoire est dans la vallée de l'Ouled-Djenane, à gauche et en avant du camp.

Aussi, le gén. Vincendon a-t-il envoyé des troupes, le 40<sup>e</sup> de ligne et le 8<sup>e</sup> chasseurs à pied, pour les razer. Il est difficile de les ruiner, car ils ont amené dans les montagnes leurs troupeaux, qui sont leur principale richesse. Il reste la moisson, l'orge en fleur actuellement, de rares arbres fruitiers, quelques tentes, quelques gourbis. Les sept cents muletiers qui accompagnaient la colonne sont sortis avec les soldats et ont coupé l'orge pour nourrir leurs bêtes. Une vingtaine de gourbis ont été incendiés, cinq tentes ont été enlevées.

On a détruit, en un mot, tout ce qui pouvait avoir une valeur. Les gens du goum ont enlevé grand nombre de poules, qui ont varié un peu l'ordinaire du camp, dont le menu est terriblement monotone. Parmi les propriétés dévastées se trouvent celles du cheik des Ouled-Cedra, tué par les soldats français dans la première rencontre.

Son corps n'a pu être retrouvé, car, suivant l'usage, ses cavaliers l'ont enlevé.

Notre gravure représente la fin de la razzia, au moment où les Ouled-Cedra battent en retraite, emportant au galop de leurs chevaux le cadavre de leur cheik.

## Le désastre de London (Ontario)

Voici de nouveaux détails sur la terrible catastrophe qui vient de jeter le deuil dans un si grand nombre de familles.

Le bateau à vapeur *Victoria*, qui a été la cause de l'accident, était à deux ponts, le pont supérieur étant soutenu par des colonnettes qui étaient loin d'inspirer de la confiance. Le dessous du vaisseau était plat, ce qui lui donnait un très faible tirant d'eau et devait aussi le rendre très dangereux en cas de vent ou de manque d'équilibre par le va-et-vient des passagers.

L'endroit appelé Springbank, qui est situé à quatre milles environ en bas de London, est un lieu de promenade très agréable et où se trouve l'aqueduc de la ville.

Trois ou quatre vaisseaux n'avaient cessé d'y transporter des promeneurs désireux de chômer la fête de la Reine, et le *Victoria*, qui avait fait plusieurs voyages, en était probablement à son dernier, car il était en ce moment quatre heures de l'après-midi. De cinq à six cents personnes

y prirent place, et l'on procéda lentement vers le but du voyage.

On arriva sans encombre à Springbank, quoique cependant à plusieurs reprises l'eau fut entrée en petite quantité dans le vaisseau, suivant les oscillations que lui imprimait la foule des passagers.

Le retour, malheureusement, devait être terrible. Au moment du départ, plusieurs personnes firent remarquer à l'agent du vaisseau qu'il exposait la vie des passagers en prenant un nombre si considérable. Il leur répondit que c'était très bien comme cela, et qu'il connaissait son affaire.

On partit enfin, l'eau effleurant le pont à chaque instant. Le capitain Rankin ne cessa dès ce moment de circuler parmi les passagers, en leur recommandant de demeurer en place. S'adressant à un jeune garçon, il lui dit :

— Pour l'amour de Dieu, passe de l'autre côté, ou sinon il te faudra nager pour te sauver.

Malgré ces précautions tardives, il était écrit que près de la moitié des passagers du *Victoria* ne reverraient pas leurs demeures et les êtres chéris qu'ils y avaient laissés.

En effet, à 6 $\frac{1}{2}$  heures, et lorsqu'il n'y avait qu'un mille à franchir pour être de retour, le bateau à tout-à-coup oscillé, et au même instant un craquement sinistre annonça l'effondrement du pont supérieur qui s'est abattu avec tous ceux qu'il portait sur les malheureux entassés dans l'entrepont ; puis le *Victoria* s'est enfoncé lentement jusqu'à ce qu'il ait été entièrement submergé.

Les nouvelles sont contradictoires quant à la profondeur de l'eau en cet endroit. L'on dit d'une part qu'elle n'est que de quatre à cinq pieds, et qu'il y a quelques années on y traversait pour ainsi dire à gué, sur des roches qu'on a maintenant enlevées. Il paraît, d'un autre côté, que cette profondeur varie entre douze et quinze pieds.

La première hypothèse est assez vraisemblable si, comme on le dit, le vaisseau ne tirait que deux à trois pieds d'eau.

On attribue l'effondrement du pont supérieur au sautellement des jeunes gens qui s'en donnaient naturellement à cœur joie, comme s'ils avaient été sur la terre ferme.

Revenons maintenant au moment où l'accident est arrivé. On peut facilement s'imaginer l'horreur de la scène qui s'en est suivie. Tout autour du vaisseau, les malheureux, enlacés dans les bras les uns des autres, poussaient des cris de désespoir et disparaissaient momentanément pour reparaître à l'état de cadavres.

Quelques instants après, le bateau à vapeur *Princesse Louise* est arrivé sur le lieu du sinistre et a commencé à opérer le sauvetage de ceux qui vivaient encore et à recueillir les cadavres qui commençaient à flotter ici et là. Ceux-ci furent déposés sur la berge de la rivière et, à mesure qu'ils étaient identifiés par quelqu'un des leurs, ils étaient transportés à leurs demeures.

Le major de Winton, secrétaire du gouverneur-général, a transmis au maire de London une dépêche de la reine Victoria, adressée au marquis de Lorne, et par laquelle elle le prie d'exprimer toutes les sympathies qu'elles ressentent pour les familles atteintes si cruellement par le fatal accident du *Victoria*.

Le maire a télégraphié immédiatement au gouverneur-général pour le prier de remercier Sa Majesté au nom de la population de London.

— Il est rumeur qu'un M. Gardner a découvert sur sa propriété à la Chaudière, comté de Beauce, une mine d'argent d'une grande valeur. M. Gardner serait donc en ce cas un nouveau Mackay en expectative.

— Un vieillard de la paroisse de Ste-Elizabeth s'est jeté sur la voie du chemin de fer du Nord au moment où un convoi arrivait à toute vitesse, et a été tué instantanément. On ne connaît pas la cause qui l'a porté à cet acte de désespoir. Il avait déjà, dit-on, essayé de se suicider.

## L'UNIVERSITÉ LAVAL

Après des plaidoiries sans fin, le comité des bills privés a fini par adopter le bill de l'Université. Les adversaires de l'Université se voyant perdus avaient demandé pour retarder la passation du bill qu'une enquête eût lieu sur certains faits allégués. On demandait que les évêques fussent entendus comme témoins. Mais la majorité en avait assez, elle a adopté le bill sur la division suivante :

POUR : — MM. Champagne, Deschênes, Duhamel, Fortin, Gagnon, Joly, Langelier, Marchand, McShane, Mercier, Nelson, Préfontaine, Rinfret, Shehyn, Tarte, Watts. — 16.

CONTRE : — MM. Beaubien, Lafontaine, Maguan, Marion, Mathieu, Taillon. — 6.

M. Mathieu propose alors en amendement que les mots à l'avenir soient ajoutés au préambule. La motion fut perdue sur la même division.

Après l'adoption du préambule, M. Mathieu propose de substituer la section suivante à la première : " L'Université Laval est autorisée à maintenir ses chaires d'enseignement dans les arts et les autres facultés dans la cité de Montréal." Perdu par 16 contre 5. La section a été adoptée.

M. Mathieu propose d'ajouter le proviso suivant à la section première : " Pourvu que cette multiplication ne puisse se faire sans le consentement du dit évêque diocésain et du Saint-Siège." Perdu sur division de sept contre quatorze.

M. Mathieu propose d'ajouter que cet acte n'affectera pas les causes pendantes.

M. Langelier propose en amendement d'ajouter les mots : " Pour dommages et frais."

La motion a été perdue par 8 contre 10.

M. Mathieu propose d'ajouter que cet acte n'affectera pas la charte royale. Perdu par 1 voix contre 18.

Quelques amendements sans importance ont été faits.

## LA FRANCE ET NOTRE EXPOSITION

En réponse à l'invitation qui lui a été faite par le gouvernement de Québec de donner son concours à l'Exposition de Montréal de 1881, le président de la Chambre de Commerce de Paris a envoyé la lettre suivante à l'hon. M. Chapleau :

Chambre de Commerce de Paris, }  
Paris, le 14 mai 1881. }

A Monsieur le Premier Ministre de la Province de Québec,

Monsieur le Ministre,

La Chambre de Commerce de Paris a l'honneur de vous remercier d'avoir bien voulu l'inviter officiellement à prendre part à l'Exposition Provinciale qui doit avoir lieu à Montréal au mois de septembre prochain, et à contribuer au succès de cette Exposition en y faisant figurer l'industrie française. Désireux de répondre aux sympathies des habitants de la Province de Québec, dont vous êtes l'interprète, la Chambre de Commerce de Paris s'est empressée de transmettre votre appel cordial aux groupes syndicaux du commerce parisien, en les priant d'y répondre autant que le permettra le bref délai dans lequel doit avoir lieu l'Exposition de Montréal. Nous sommes heureux que cette Exposition contribue à resserrer les liens d'affection qui rattachent la France au Canada, et à multiplier les rapports d'intérêts commerciaux entre ces deux pays.

Veuillez agréer, monsieur le Ministre, l'assurance de notre très haute considération.

Le Président de la Chambre,

[Signé] G. ROY.

Le Secrétaire,

[Signé] A. POIRRIER.

## LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES AUX ETATS-UNIS

En 1880, il y avait 142,364 milles de lignes télégraphiques aux Etats-Unis, et 350,018 milles de fil. La première ligne de télégraphe, dans ce pays, fut établie en 1844 entre Washington et Baltimore. C'était le système Morse, qui est devenu le plus en usage dans tout l'univers. Cinquante millions de messages ont été envoyés durant l'année dernière. Les compagnies emploient 24,000 personnes et ont 14,000 bureaux.

## HISTOIRE DE CINQ CHERCHEURS DE TRÉSORS, QUEBEC

Nous détachons du livre que M. Duquet vient de publier à Québec, sous le nom de *Petit-Albert*, le chapitre intéressant qui suit :

Assez souvent il arrive que les chercheurs d'argent découvrent de curieux trésors dans leurs perquisitions nocturnes, et dont les espèces qu'ils renferment sont parfois plutôt liquides et coulantes que solides et sonnantes : aussi, nous croyons très à propos de rapporter ici un fait de ce genre qui se passa, au printemps de 1851, à Québec, entre les deux citernes qui existaient alors, sur le terrain de l'ancienne résidence de feu M. Perrault, rue et faubourg Saint-Louis. Ce fut près de la citerne, qui se trouve à l'ouest de ce terrain, rue Claire-Fontaine, en face du *Clos de la Tours*, que la scène suivante se passa.

La personne de qui nous tenons cette histoire faisait elle-même partie de cette excursion nocturne, ou plutôt de cette pêche aux trésors, mais c'était plus par curiosité qu'autrement, disait-elle. Laissons-là parler :

Le printemps dernier—nous disait en 1852 cette personne—je m'associa à quatre de mes amis, parmi lesquels se trouvait un vieillard qui comptait déjà plus de quarante années consacrées à la recherche d'un trésor, à l'aide du *Petit-Albert*, qu'il conservait comme la prunelle de ses yeux. Mais, à l'époque où se passe cette scène, notre homme n'avait pu obtenir aucun bon résultat, car toujours il avait été trompé dans ses espérances.

Or, cette fois, il était plus que jamais convaincu de trouver un trésor caché dans un certain lieu à lui seul connu et il s'engageait à la partager avec nous si nous voulions l'aider dans cette dernière tentative. Les conditions étant faciles, nous les acceptâmes. Nous étions donc cinq personnes de notre bande le jour que nous arrêtâmes ce projet tout doré !

A quelque temps de là—c'était dans le mois de mai—durant une nuit pluvieuse et naturellement bien sombre, guidés par notre vieillard, nous nous rendîmes, un peu avant minuit à l'endroit où se trouvait le prétendu trésor.

Arrivés sur les lieux fortunés, on planta à droite une branche de laurier, à gauche une branche de verveine : car, selon le *Petit-Albert*, la verveine et le laurier sont d'un bon usage pour empêcher que les esprits (gnomes) ne nuisent au travail de ceux qui sont occupés à chercher des richesses enfouies sous terre ; alors on fit brûler un parfum composé d'après une recette enseignée aussi dans le même livre.

—Maintenant, dit notre vieillard, avec toutes ces précautions, les esprits malins, gardiens du trésor, ne nous seront point nuisibles ; et, si mon *Petit-Albert* dit vrai, ils nous aideront même dans notre entreprise.

Sur ce, on se met à creuser activement la terre, entre les branches de laurier et de verveine, et, en moins d'une demi-heure, par une pluie battante qui nous fouettait la figure en tous sens, on découvre, à quelques pieds du sol, un large coffre de bois... C'était le trésor ! il n'y avait pas à en douter. Tous transportés de joie, nous en brisons le couvercle, et c'est à qui y plongera la main le premier pour en retirer les richesses ; mais, par déférence, il fut convenu que ce privilège appartenait de droit à notre chef, à qui nous étions redevables d'une découverte aussi précieuse. Il fallait nous voir inspecter les goussets et les poches de nos vêtements, afin de s'assurer de leur solidité pour recevoir nos pièces d'or et d'argent.

Mais la déception fit bientôt place à notre folle joie, car en plongeant le bras dans le coffre, notre vieillard le retire aussitôt en jetant une exclamation de surprise indescriptible, accompagnée d'un juron épouvantable ; puis, au même instant, deux énormes boule-dogues arrivent sur nous en aboyant et hurlant à faire trembler la terre... *Le diable !* tel fut le cri général. Chacun de prendre ses jambes à son cou, et sauve qui peut. Quant à

moi, je vous assure que je ne fus point le dernier, et je me trouvai transporté sur la rue Saint-Jean, sans savoir comment et par où j'y étais descendu si rapidement.

Revenu un peu de ma première frayeur, je commençai à m'inquiéter sur le sort de mes associés que je ne voyais point reparaître ; la curiosité de savoir ce qui avait pu leur arriver me détermina de retourner sur mes pas, en ayant soin, toutefois, d'épier à travers les ténèbres le moindre signe de danger, en me tenant constamment sur le qui-vive. Arrivé aux coins des rues Prévost et Claire-Fontaine, j'aperçus trois de mes camarades occupés, près d'une mare d'eau bourbeuse, à faire la lessive à notre malheureux plongeur, qu'ils avaient retiré par les oreilles du fond d'un grand canal rempli de saletés les plus ordurières, et dans lequel il était tombé en voulant se défendre contre la fureur de ces terribles caniches qu'on avait pris à tort pour le diable. Ces chiens appartenaient à un bourgeois anglais dont la résidence attendait précisément au terrain sur lequel nous avions fait nos recherches.

Il fallait voir qu'elle drôle de mine faisait notre homme au *Petit-Albert*, et je ne pus m'empêcher de lui dire, au milieu de sa confusion : Que son fameux livre, avec ses secrets merveilleux, ses branches de laurier et de verveins, y compris ses parfums, nous avait fait découvrir un curieux trésor liquéfié duquel s'échappaient des odeurs qui étaient bien loin de sentir la rose ; alors, je les quittai tout en riant de notre mésaventure, et en leur faisant abandon, bien entendu, de ma part de *butin*.

Le lecteur nous pardonnera sans doute de rapporter une pareille scène, attendu que notre unique but est de faire saisir tout ce qu'il y a à la fois de déplorable, d'absurde et de dégradant chez l'homme qui se livre ainsi par son ignorance à de telles actions.

Il y aurait des centaines d'histoires à raconter à propos des chercheurs d'argent, mais comme nous croyons les avoir toutes résumées, moins quelques variantes, par celles qui précèdent, nous nous en tiendrons là pour ne nous occuper maintenant que de la cause principale qui a fait se propager jusqu'à nous de pareilles croyances, entachées de tant d'absurdités.

## A NOS ABONNÉS

Notre agent, M. Aymong, visite en ce moment Québec et les paroisses sur le chemin de fer Q.M.O & O., entre Montréal et Québec, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que visitera M. Aymong, voudront bien lui donner tous les renseignements qui pourraient faciliter sa tâche et rendre la propagande du journal efficace. Nous comptons aussi que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

POUR DÉTRUIRE LES PUNAISES.—Prenez de bon alcool, autant de corrosif sublimé qu'il pourra s'en dissoudre dedans : alors prenez un petit pinceau et lavez les bois de lit et toutes les fentes et crevasses avec cette préparation une fois par semaine jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Ce mélange est un vrai poison et doit être ainsi étiqueté et mis où les enfants ne peuvent le prendre.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

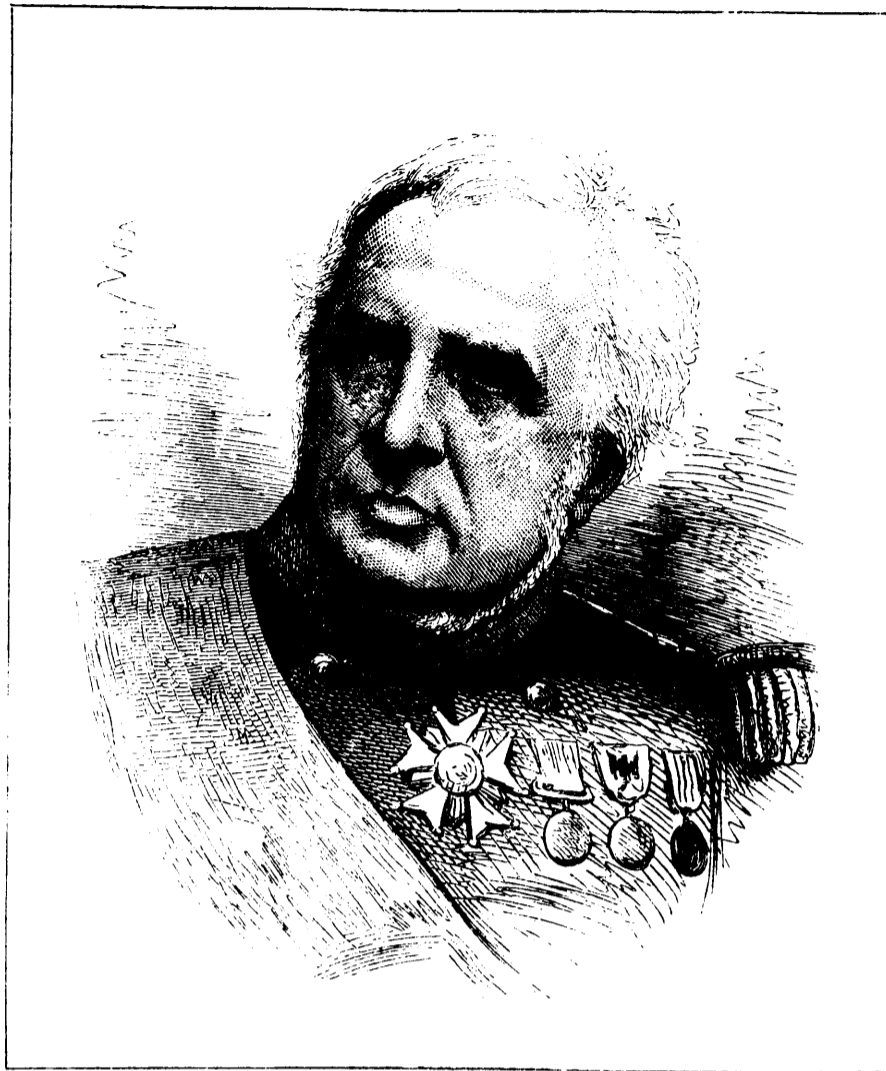
LE VICE-AMIRAL  
BARON DE LA RONCIÈRE LE NOURY

La Roncière Le Noury (Camille-Adalbert-Marie, baron Clément de), vice-amiral, grand officier de la Légion d'honneur, mort à Paris, le samedi 14 mai, et dont nous publions le portrait, est le fils cadet du général de division de La Roncière, mort en 1854.

Clément de La Roncière est né le 31 octobre 1813, à Turin. En 1829, il entra à l'École navale, nommé enseigne de vaisseau en 1834, lieutenant de vaisseau en 1843, capitaine de frégate en 1851, capitaine de vaisseau en 1855. Il fit ses premières armes de guerre dans les mers du Brésil.

En 1852, M. de La Roncière fut nommé chef d'état-major de l'escadre de la Méditerranée; puis il eut, en 1853, le commandement du vaisseau le *Roland*. Le 17 septembre 1854, trois jours avant la bataille de l'Alma, il fut chargé de pousser une reconnaissance sur le littoral de la Crimée vers l'Alma et la Katcha, pour déterminer le point d'atterrissement.

M. de La Roncière fut nommé, à son retour en France, membre du jury pour l'Exposition universelle. En 1856, il reçut le commandement de la corvette la *Reine-Hortense*, à bord de laquelle s'embarqua l'expédition scientifique exécutée dans les mers du Nord par le prince Napoléon. Après ce voyage, plein d'intérêt pour la science, il fut placé à la tête de la division navale de Terre-Neuve, puis chargé par le Gouvernement français de plusieurs missions diplomatiques,



Le vice-amiral baron DE LA RONCIÈRE LE NOURY, mort à Paris le 14 mai.

(D'après phot. de Mulnier.)

dont il sut s'acquitter de façon à mériter les plus grands éloges. En 1860, il reprit la mer et se porta devant Beyrouth avec la division navale du Levant, pendant que l'expédition française opérait en Syrie. En mars 1861, il reçut les étoiles de contre-amiral.

En 1861, comme chef d'état-major, il fut mis à la tête de la première direction du ministère de la marine.

En 1866, il présida à l'évacuation du Mexique par nos troupes. L'année suivante (1867), il fut nommé vice-amiral et membre du conseil de l'amirauté.

Lors de la guerre de 1870, le vice-amiral de La Roncière eut le commandement de la 2<sup>e</sup> division de la troisième armée composée des marins.

Après le siège où s'illustrèrent ses braves marins et leurs chefs, M. de La Roncière crut de son devoir de raconter, dans un livre remarquable, l'histoire de ses frères d'armes. Il l'a fait avec une impartialité qui l'honore.

Membre de l'Assemblée nationale il y exerça une influence légitime, et, à la création du Sénat, il fut nommé pour y représenter le département de l'Eure. Promu successivement après ses différentes campagnes à tous les grades, il était Grand Officier de l'ordre de la Légion d'honneur et décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

L'amiral de La Roncière Le Noury, était depuis 1872 président de la Société de Géographie de France.

Les obsèques de M. de La Roncière Le Noury ont eu lieu mercredi, à la Madeleine. Sa dépouille mortelle a été transportée ensuite dans sa propriété près d'Evreux.



LES OULED-CEDRA ENLEVANT LE CADAVRE DE LEUR CHEIK AU COMBAT DE L'OUED-DJENA

## LES DÉFAITES DE LA FRANCE

En 1356, le roi Jean a été vaincu à Poitiers ; 8,000 combattants, les plus vaillants de la France féodale, sont restés sur le champ de bataille ; 3,000 ont été tués dans la poursuite ; 2,000 sont prisonniers.

L'honneur de la France, la défense du territoire restaient aux mains de ce jeune duc de Normandie, le dauphin Charles, qui avait donné le signal de la déroute.

Ce prince cependant devait être Charles le Sage.

Il convoqua les Etats Généraux, qui prirent sa place et faillirent la garder.

Ceux de langue d'oïl, réunis à Paris, déclarèrent dans un élan de patriotisme : "Que tous les subsides seraient employés à la défense des frontières ;

"Que toutes les haines privées seraient suspendues tant que durerait la guerre ;

"Qu'aucune trêve avec l'ennemi ne pourrait être conclue sans l'adhésion des Etats ;

"Enfin, qu'on punirait de mort les hommes d'armes qui pilleraient le pays."

Tous les Etats provinciaux suivirent ce généreux exemple. Les Etats du Languedoc, par exemple, se chargèrent d'entretenir pendant une année cinq mille glaives (hommes d'armes) mille sergents à cheval et quatre mille arbalétriers et pavoisiers.

Les villes rivalisèrent à leur tour d'énergie et de patriotisme. Toute la population valide creusa les fossés, démolit les maisons qui pouvaient gêner la défense et répara l'enceinte. Les femmes et les enfants ramassèrent des pierres pour le service des engins de guerre, remplirent les pots de cendre pour aveugler l'assaillant, préparèrent l'huile, la poix et les étoupes pour la défense des remparts. On faisait le guet nuit et jour, et un service de correspondance, établi de ville en ville, propageait rapidement les nouvelles de l'ennemi.

Après Azincourt, Isabelle de Bavière a signé le honteux traité de Troyes (21 mai 1401) qui livre Paris aux Anglais ; les hommes d'armes bourguignons sont passés sous leurs bannières, et Henri de Lancastre a été reconnu comme l'héritier légitime du pauvre Charles VI.

Le sentiment national protesta contre ce coup d'état anti-français plus vivement encore qu'au lendemain de Poitiers. Autour du dauphin déshérité et renié par sa mère elle-même, se groupèrent les chevaliers français, qui ne voulaient pas obéir à un souverain étranger. Les bonnes villes fermèrent leurs portes, fondirent des canons et organisèrent de nouvelles compagnies bourgeoises, pendant que le peuple, qui voyait dans l'Anglais la cause première d'un siècle de souffrances, murmurait dans ses villages pillés et incendiés, des paroles de colère et de vengeance :

Déjà cuidiez France avoir gagné  
Et qu'elle vout d'eu demeurer ;  
Antement va, fausse mesguinée !  
Vous irez ailleurs labourer  
Si ne voulez assavouurer  
La mort, comme vos compagnons,  
Que lous pourraient bien devourer,  
Car morts gisent par les sillons !

Jeanne d'Arc réalisa cette prophétie de Christine de Pisan.

Quand les vieux capitaines désespérèrent du salut de la patrie, la pucelle lorraine devint le chef de guerre chargé par Dieu de bouter les Anglais hors de toute France.

Prisonnière après deux ans de victoires, elle réjouit à ses bourreaux qui l'accusaient de se tiller :

"Je disais à mes gens : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrerais moi-même !"

Les revers de la guerre de Cent ans ont produit l'armée permanente de Charles VII et c'est avec cette armée que Louis XI a fondé l'unité française sur les ruines de la féodalité :

"Il ne faut pas batailler pour avoir guerre, écrivait-il, mais pour gagner p'ys !"

François Ier, admirateur passionné du terrible souverain qui avait mis les rois hors de pages, ne voulut pas obéir à cette autre maxime de son Rosier des guerres :

"Le prince doit être partout à la fois,

tantôt ici et tantôt là, mais ne s'exposer de sa personne qu'en cas de nécessité."

Fait prisonnier à Pavie (1525) "après avoir montré, dit Montluc, combien il est grave qu'un roi se trouve lui-même à la bataille, vu que bien souvent sa prise amène la ruine de son Etat," le roi chevalier, livré dans sa prison de Madrid à l'inflexible politique de Charles-Quint, racheta sa liberté en abandonnant à l'Empereur l'Italie tout entière et une partie de la France.

Les notables des provinces sacrifiées protestèrent contre cet abandon, la Parlement rompit le traité de Madrid et la nation s'imposa les plus lourdes charges pour recommencer la guerre.

Le roi, revenu de sa défaillance passagère, organisa sous le nom de légions provinciales une *infanterie territoriale* qui rivalisait d'ardeur avec les vieilles bandes :

De par le Roy, sont faits légionnaires  
Six mille Normands, tous ses pensionnaires,  
Pour le servir quand il aura besoin :  
Tous bons supôts, ayant cure et grand soin  
De lui ayder en tous ses gros affaires ;  
Capitaines, coullonnels, commissaires,  
Prêts de choquer contre les adversaires,  
S'ils sont requis de s'en aller près ou loin,  
De par le Roy !

La victoire de Cérusodes fut le prix de ces efforts et termina à l'honneur des armes françaises la sanglante rivalité de François Ier et de Charles-Quint.

En 1557, la défaite de Saint-Quentin mit de nouveau la patrie en danger ; Henri II adressa aux Etats-Généraux un appel qui fut entendu :

"Tous soldats gentilshommes ou autres ayant suivi les armes ou pouvant les suivre, rallièrent les enseignes royales et jurèrent de ne se séparer que lorsque l'ennemi serait chassé du territoire."

François de Guise délivra Calais, prit Thionville et imposa à la maison d'Autriche la paix de Cateau Cambresis. Malheureusement, Henri II, le roi-soldat, fut tué dans un tournoi, et sa mort, en brisant la main ferme qui maintenait les ambitions rivales des grands seigneurs français, ouvrit, pour trente-neuf ans, l'ère sanglante des querelles religieuses et de la guerre civile.

De 1552 à 1594, les Français combattirent pour la querelle du roi d'Espagne et la reine d'Angleterre ; mais jamais ils ne montrèrent plus de courage de persévérance et de qualités militaires.

Coligny Condé, Tavannes, Henry de Guise, Henri de Navarre, LaNoue, Biron et tant d'autres capitaines, empruntèrent aux étrangers leurs méthodes de guerre, et l'art militaire français reçut à la journée d'Ivry un éclatant baptême (1594).

Les guerres de religion inspirèrent la haine des mercenaires qui avaient ravagé notre sol ; nous en avons pour témoignage cet hymne de délivrance qui salua le départ des reîtres allemands :

Vous pensiez, dans vos chariots,  
De France en porter les trésors  
Pour vivre désormais à l'aise ;  
Mais vous n'avez eu que des coups,  
De la pluie, du vent et des poux  
Dont vous n'étiez pas à votre aise !

Vous avez mangé notre blé,  
Mais il vous a bien coûté cher,  
Car il vous a coûté la vie,  
Vous avez pillé nos maisons,  
Mangé nos poules et chapons,  
De vous voir n'avons plus envie !

Or, adieu tous les régiments  
De reîtres noirs et allemands ;  
Fuyez soudain en Allemagne !  
Souvenez-vous, une autre fois  
Que pour avoir vu les François,  
Vos corps en portent les enseignes !

Quand reviendrez en ce pays,  
Si voulez être ensevelis,  
Apportez draps de toile blanche ;  
Car les François, preux et hardis,  
Apprènderont à leurs ennemis  
Ce que coûte un voyage en France !

Nous arrêtons là les citations de l'œuvre patriotique du commandant Hardy, mais nous dirons, en citant encore le général Favé, "que nous voudrions la voir sur les tables de tous les salons, comme un témoignage d'intérêt pour les grandes actions de nos ancêtres, d'admiration pour toutes les gloires du passé et la préoccupation patriotique pour l'avenir."

HARDY.

## LE MARIAGE DE M. GAMBETTA

Il n'y a pas de fumée sans feu.

Quelques journaux ont parlé d'un projet de mariage entre M. Léon Gambetta, président de la Chambre des députés, et la troisième fille d'un riche planteur de l'Amérique du Sud, M. Durand ; d'autres l'ont tout naturellement démenti. Où est la vérité ? Où est l'erreur ? C'est ce qu'il est assez difficile de dire par la raison bien simple que si officiellement et même officieusement aucune démarche n'a encore été faite tendant à laisser supposer que M. Gambetta songe à se marier, certains indices, certaines indiscretions, certaines rencontres, beaucoup trop fréquentes pour être uniquement dues au hasard, semblent autoriser à penser que de part et d'autre cependant on ne serait pas éloigné de s'entendre.

C'est il y a quelques années, à Nice, que M. Gambetta, nous dit-on, a vu pour la première fois Mlle Durand. Depuis lors, il s'est rencontré avec elle et son père dans la plupart des soirées du monde officiel, où la famille Durand compte de nombreuses et puissantes relations, à commencer par le président de la République et Mme Jules Grévy.

La famille Durand est d'origine française. Né en Provence de parents très pauvres, M. Durand partit tout jeune pour tenter la fortune en Amérique. Actif, intelligent, travailleur, il se lança dans le commerce des cafés et des cacao, où il réalisa rapidement de gros bénéfices. Aujourd'hui, il est à la tête d'une des plus importantes plantations de l'Equateur, et sa fortune peut être considérée comme une des premières de l'Amérique du Sud. Sous ce rapport, la famille Durand peut marcher de pair avec la riche famille Suarez Seminario.

Du jour où il vit ses affaires en bonne voie, M. Durand se maria. Il a épousé une Havanaise, morte il y a longtemps déjà, et dont il a eu trois filles—trois beautés—avec lesquelles il revint en Europe peu de temps après son veuvage, voyageant beaucoup, habitant tantôt Nice, tantôt Paris où il possède un magnifique hôtel aux Champs-Élysées.

L'aînée de ses filles a épousé il y a quelques années M. le comte Flaten, officier supérieur de l'armée suédo-norvégienne et grand chambellan de la cour de Stockholm. Le comte Flaten appartient à la plus ancienne noblesse du pays. Il possède entre autres fiefs plusieurs îles suédoises de la mer Baltique et est allié à cinq ou six familles souveraines d'Europe. De comte et la comtesse Flaten ont plusieurs enfants. Tous les ans ils viennent passer quelques mois en famille, soit à Paris, soit à Nice.

La seconde fille de M. Durand est mariée au fils d'un grand négociant de Marseille, fait par S. M. le roi d'Espagne, marquis de Escombreras, en raison des immenses mines d'or et d'argent qu'il possède à Escombreras près Carthagènes.

La troisième, non mariée encore, est celle que, malgré les démentis des journaux, on persiste à considérer dans les salons américains comme la future Mme Gambetta.

La famille Durand se compose, en plus d'un oncle, M. Clément Ballen, consul général et chargé d'affaires de l'Equateur, qui habite un fort joli hôtel, boulevard Haussmann.

Les amis les plus intimes et les fidèles de la maison, sont le riche Suarez-Seminario dont nous parlions tout à l'heure, qui possède dans la province de l'Equateur une étendue de terre égale à la superficie de quatre ou cinq de nos départements français et qui occupe plus de vingt-cinq mille colon.

M. Suarez Seminario a épousé une demoiselle de Aguayo, une Espagnole de l'Amérique du Sud, et est père de douze enfants.

Le fils aîné, qui dirige à Guayaquil toutes les exploitations de la maison Seminario Hermanos, est actuellement candidat à la présidence de la République de l'Equateur, poste occupé par son parent le général don Ignatio de Veintimille, qui a

été longtemps exilé à Paris. Comme tous ses frères et sœurs, M. Seminario aîné a fait son éducation à Paris, à Londres et en Allemagne. Il est ingénieur de l'École des arts et manufactures. Une sœur a épousé l'année dernière M. Torres Caicedo, ministre du Salvador à Paris et correspondant de l'Institut ; un littérateur doublé d'un diplomate. M. et Mme Torres Caicedo habitent un coquet hôtel de la rue Fortuny.

La semaine dernière, Madame Torres-Caicedo est accouchée d'une fille. Suivant la coutume espagnole, M. Jules Grévy, qui fut le témoin du mari, sera le parrain de l'enfant, avec Mme Suarez Seminario pour marraine. Mgr Ozacki, nonce du pape, qui a béni le mariage des époux, procédera au baptême.

La famille Seminario, qui réside dans la capitale depuis plus de vingt ans, est propriétaire d'un somptueux hôtel entre la rue Beaujon et l'avenue de la reine Hortense.

Les autres amis de la maison sont : M. et Mme Jules Grévy, M. Dreyfus, des guanos du Pérou, marié à une péruvienne ; la reine Isabelle, les familles Chigi, Platen, Borghèse, Grimaldi, Macci, Pallavicini, etc., etc.

La troisième fille de M. Durand, celle qui reste à marier, peut avoir vingt-cinq ou vingt-six ans, mais elle n'en paraît pas plus de vingt. C'est le type le plus parfait du mélange de la race française du Midi, presque espagnole, avec la race créole. Mlle Durand a pour amie intime Mlle Tomasita de Aguayo, qui est actuellement retirée à Rome au couvent des dames nobles. Mlle Tomasita de Aguayo est cousine de l'ancien président de la République de l'Equateur, S. E. M. Garcia Moreno, l'unique chef d'Etat qui protesta contre l'occupation de Rome par les troupes du roi Victor Emmanuel et qui fut assassiné peu de temps après. Son frère, le lieutenant de vaisseau de Aguayo de la marine chilienne, s'est particulièrement distingué dans les combats navals entre les flottes du Chili et du Pérou.

On voit par les détails qui précèdent que les alliances de la famille Durand appartiennent pour la plupart au monde sincèrement religieux et catholique. Nous pouvons ajouter que Mlle Durand était et est encore une des ferventes admiratrices du caractère et de l'éloquence de Mgr Dupanloup.

Ces opinions ne ressemblent guère aux opinions professées par M. Gambetta, qui se refuse à entrer dans une église, même pour une cérémonie d'enterrement.

Au cas où le bruit qui a couru viendrait à se confirmer dans un temps donné, il est donc permis de supposer que des deux parts on se ferait des concessions réciproques.

Henri IV, qui est le véritable fondateur de la politique opportuniste, a dit, un jour : Paris vaut bien une messe ! Qui sait si M. Gambetta n'arrivera pas à penser qu'un bon mariage vaut bien un sermon.

JEHAN VALTER.

Un conseil.—Faut-il arroser les fraisiers ? Les uns déclarent que les arrosements ne sont pas indispensables pendant la fructification, et qu'ils sont nuisibles après la récolte des fruits ; les autres affirment qu'il faut arroser largement les prairies pendant toute la durée de leur végétation.

Ces derniers semblent dans la vérité : aux fraisiers, il faut beaucoup de fumier et beaucoup d'eau, c'est la loi commune à tous les végétaux, tous les faits d'ailleurs viennent à l'appui de cette opinion basée sur le sens commun. Il est certain que le fraisier des quatre saisons ne peut fructifier avec abondance qu'à la condition de recevoir d'excellent engrais bien soluble, et d'être arrosé fréquemment et copieusement pendant l'été. Il n'y a aucun avantage à les laisser flétrir après la récolte, et se dessécher complètement pendant les chaleurs.

Les plaies de nos vices se guérissent avec le temps, mais les cicatrices restent toujours.

L'ART D'EMPLOYER LE TEMPS

Bizarres contradictions de l'esprit humain !

L'homme trouve l'existence amère, et cependant il entrevoit avec terreur le moment où la coupe sera retirée de ses lèvres. Il se plaint de la brièveté de la vie—le cours des années lui paraît surtout rapide à l'époque où l'une d'elles vient, suivant l'expression consacrée, de tomber dans le gouffre de l'éternité—et cependant il laisse fuir une grande partie de la vie sans l'utiliser.

Peu de personnes savent bien ordonner leurs existences.

Sénèque disait déjà aux hommes de son temps : " Une partie de la vie se passe à mal faire ; la plus grande partie à ne rien faire ; la presque totalité à faire autre chose que ce qu'on devrait faire."

Un art plus utile encore que celui de prolonger la vie, c'est l'art de la vie, c'est l'art de la bien employer.

La vie n'est rien par elle-même.

" C'est, dit un moraliste, une sacoche qui n'a de valeur que parce qu'on met dedans." C'est un canevas que la providence nous a donné à broder, il ne suffit pas d'y tracer des lignes éparées ou de folles arabesques ; mais il faut accomplir sa tâche, et donner du prix à la trame, par la correction du dessin et l'harmonie des détails.

La vie la plus modeste en apparence, peut être pour un homme intelligent, ce qui fut pour Milton la rame de papier gris sur laquelle il écrivait, dit-on, son " Paradis perdu."

Puisque, comme le veulent les poètes, la vie est un banquet, il faut en ménager les moindres reliefs, et ne rien laisser tomber de la table du festin. Les hommes éminents ont toujours eu le talent d'utiliser les miettes de la vie. Aussi Montesquieu écrivait un jour tout un chapitre de " l'Esprit des Lois" pendant que sa femme mettait ses gants. Combien d'autres eussent perdu leur temps en récriminations, ou tout au moins en réflexions philosophiques sur la coquetterie féminine ?

Le chancelier d'Aguesseau avait une femme ornée de toutes les vertus, moins l'exactitude. Mme la Chancelière n'arrivait jamais à table que vingt minutes après qu'elle était servie. Son mari était un sage. Il avait fait préparer dans la salle à manger un pupitre avec du papier, de l'encre et une plume, et chaque jour, au moment où le dîner était servi, il se mettait à écrire des méditations jusqu'à l'arrivée de sa femme. Il fit ainsi un livre qui est un chef-d'œuvre que nous possédons aujourd'hui.

Un des caractères de notre état social c'est, qu'on nous pardonne cette expression, de hacher la vie trop menu. Il y a trop de parenthèses dans notre existence, usages à observer, besoins factices à satisfaire, formalités mondaines à remplir. La réalité vient trop souvent frapper à la porte et nous perdons trop de temps à ôter et à rajuster le masque que nous impose le rôle qui nous est assigné dans la comédie sociale. Récréations, soins hygiéniques, travail, tout est décousu. Les heures en passant devant nous, tristes ou rieuses, ne forment plus la chaîne traditionnelle, mais elles se succèdent une à une sans se donner la main.

Le célèbre Haller tomba un jour d'une échelle dans son cabinet de travail, et se cassa le bras droit ; il écrivait de la main gauche en attendant l'arrivée du chirurgien, pour ne pas laisser fuir, peut-être sans retour, une idée qui venait de lui traverser l'esprit. La plus grande ennemie du travail, surtout du labeur intellectuel, c'est en effet l'interruption. Que de temps perdu à rentrer en soi-même quand on en est sorti, à renouer des idées, et à retrouver le bout de son peloton ! C'était pour n'avoir pas poussé sa roche jusqu'au sommet du mont que Slyphé la voyait retomber éternellement sur lui.

Si, chez un grand nombre de personnes intelligentes la vie est stérile, c'est parce que leur temps est mal distribué. Quand la sphère de l'existence est trop mobile,

les forces se dissipent et se perdent sans résultat.

On emploie le meilleur du temps à s'occuper des autres, et on regarde autour de soi, au lieu d'aller droit son chemin. Toutes les productions de l'esprit sont alors mesquines, éphémères, mal coordonnées. L'activité littéraire et scientifique est toute de surface et manque de profondeur.

Le secret de presque tous les hommes qui ont étonné le monde par l'étendue de leurs travaux, c'est de se lever matin. Les heures matinales sont surtout fructueuses pour le travail. Parce qu'elles nous laissent la libre possession de nous-mêmes, en nous isolant des importuns, des cérémonieux et des oisifs. Il est certain que, sans rien retrancher de la ration de sommeil rigoureusement nécessaire à l'équilibre de la santé, il est facile de gagner deux heures chaque jour par le lever matinal. Deux heures par jour d'un travail effectif, sérieux, non interrompu, c'est dix années de vie active ajoutées à une existence de cinquante ans ; c'est un complément de vie qu'on demanderait en vain à la médecine et à l'hygiène.

Le temps est un capital qu'on pille au lieu de le faire fructifier. Que de richesses enlevées aux fortunes privées et à la production nationale par les lectures frivoles, les conversations oiseuses, les discussions irritantes et les consommations inutiles. Que de millions sacrifiés, par exemple quand chacun, surtout dans la classe des travailleurs, à cette maladie du siècle qu'on appelle " la politico-manie."

On ne comprend pas que les transformations sociales ont une marche fatale, inexorable. On est le jouet des événements, et on croit pouvoir les dominer. On perd alors son temps à bourdonner autour du coche. Or le temps, c'est de l'argent, chaque minute est une goutte de la pluie d'or qui a séduit Danaé.

UN NOUVEL HOTEL

Nous lisons dans le Times de New-York ce qui suit :

On est sur le point de construire à Québec un hôtel qui sera le plus beau, et le plus grand de tout le Canada. Les plans, ont été préparés par M. John A. W. Wood, architecte de cette ville. L'hôtel sera terminé et ouvert au public pendant l'été de 1882. Québec est la Mecque d'un grand nombre d'Américains pendant les mois de l'été ; ses souvenirs historiques, ses fortifications et les nombreuses curiosités naturelles que l'on rencontre dans les environs sont si intéressantes, que cette construction causera un agréable plaisir aux personnes avides d'amusements. Le nouvel hôtel portera le nom de " Princesse," et sera bâti entre la Place-d'Armes, les jardins du gouverneur et la terrasse Frontenac. Cette dernière est plus élevée que les tours du pont de Brooklyn.

De cette terrasse on a devant soi un des plus beaux points de vue de l'univers. Au nord, on contemple le majestueux Saint-Laurent, au milieu duquel s'élève l'île d'Orléans, célèbre par ses beautés. A notre droite, sur le côté opposé du fleuve, se dresse le promontoire de Lévis, avec sa longue rangée de fortification, les plus considérables de l'Amérique du Nord ; à notre gauche, la petite rivière St-Charles, et un peu plus loin, une magnifique côte couverte de maisonnettes élégantes ; cette côte s'élève graduellement jusqu'aux châteaux de Montmorency, distance de six milles. En arrière de nous, on voit la citadelle qui domine d'une centaine de pieds le point d'observation où nous nous trouvons.

DÉMÉNAGEMENT.—L. J. A. Surveyer a transporté son stock de FERRONNERIE, POELE, etc., de la rue Craig au No. 188, rue Notre-Dame, (vis-à-vis la partie ouest du palais de justice.) Reçu et à recevoir un grand nombre d'articles nouveaux et utiles ; on trouvera aussi les fameux SÉCHOIRS A RIDEAUX, patente de Gilray, et aussi ESCABEAUX patentés, etc. L. J. A. Surveyer, 188, rue Notre-Dame (Euseigne du Cadenas d'or.

LA PRIÈRE

Seul entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi les instincts de son cœur, il n'y en a point de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée. Le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu, et sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le prononcer. Chez tous les peuples, célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'empire de certaines impressions de l'âme, les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser. C'est à la prière que l'homme s'adresse, en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter les fardeaux de sa destinée ; c'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour sa vertu.

Personne ne méconnaît la valeur morale de la prière. Par cela seul qu'elle prie, l'âme se soulage, se relève, s'apaise, se fortifie ; elle éprouve, en se tournant vers Dieu, ce sentiment de retour à la santé et au repos qui se répand dans le corps quand il passe d'un air orageux et lourd dans une atmosphère sereine et pure. Dieu vient en aide à ceux qui l'implorent, avant et sans qu'ils sachent s'il les exaucera.

GUIZOT.

JULIEN L'APOSTAT

Julien avait gouverné la Gaule avec sagesse durant sept ans ; au moment de conduire son armée au-delà des Aples et de commencer la guerre civile, il offrit en secret un sacrifice à Bellone (361). Tout se préparait pour une lutte à main armée entre lui et Constance, lorsque ce dernier mourut. Tout l'empire se soumit à Julien.

Le paganisme remonta sur le trône avec l'empereur apostat, et l'ère des persécutions fut un moment ouverte.

Mais ce fut surtout par la ruse, la séduction, le ridicule et la calomnie la plus infâme, que Julien s'attacha à détruire la foi.

Adonné à la superstition et à la magie, se croyant en rapport avec les divinités de l'Enfer et de l'Olympe, l'empereur donna au monde le triste spectacle de la révolte contre la vérité. Il revêtit le manteau des Stoiciens, porta comme philosophe la barbe longue, et manifesta hautement l'intention de restaurer le paganisme.

Julien eut des qualités brillantes, de l'esprit, de l'instruction, de la tempérance, du courage, quelquefois même de la générosité ; mais ces qualités étaient gâtées par la vanité et l'ostentation.

Tout en proclamant la tolérance, il prit contre les chrétiens les mesures les plus vexatoires ; il y eut des confesseurs et des martyrs à Gaza et à Ascalon. Julien interdit aux chrétiens d'enseigner les belles lettres, de plaider et de se défendre en justice, et il dépouilla leurs églises.

Il prétendait obliger les chrétiens à pratiquer les conseils évangéliques : la pauvreté, le support des outrages.

Pour donner un démenti aux prophéties, il voulut rebâtir le temple de Jérusalem, mais il en fut miraculeusement empêché.

Dieu permit que cette épreuve ne durât que deux ans. Dans une expédition contre la Perse Julien soumit l'Arménie et la Mésopotomie, franchit le Tigre, prit Ctésiphon, et s'avança dans l'Assyrie ; ce pays ayant été dévasté par l'ennemi, Julien voulut revenir en arrière ; mais il fut blessé par un cavalier perse, et mourut la nuit suivante, en subissant la douleur d'être vaincu par le Galliléen, dont il avait profané les autels (363).

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département aux " Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

ONT DEVINE :

Mme Art. Dusablon, Trois-Rivières, 1 ; Mlle G. H., Québec, 3 ; Mlle S. Ledru, Montréal, 4 ; Mlle Emma Cinq-Mars, Montréal, 3 ; Mlle E. Gagnier, Ottawa, 5 ; Mlle Eug. Cinq-Mars, Montréal, 3 ; Mlle V. B., Trois-Rivières, 2.

V. P., Isle Dupas, 8 ; J. N. Archambault, Willimantic, Conn., 2 ; J. V. de l'Espinau, Montmagny, 1 ; R. L., Séminaire de Nicolet, 1 ; O. Dumont, Saint-Laurent, 1 ; E. L., Trois-Rivières, 6.

SOLUTIONS

No. 228. Carte géographique—229. En 1635, par le marquis de Gamache—230. Du-pan-loup (Mg)—231. Epi-crane—232. Le numéro 2,521 et ce même nombre augmenté de 2,520 ou d'un multiple quelconque de 2,520—

No. 233.

				P
			O	R
			R	U
			U	R
			S	S
			S	E
			S	I
			I	N
			N	T

PERTE D'ENGRAIS DANS LES BASSE-COURS

Rien de plus commun de voir dans le nombre de nos basse-cours la perte d'engrais qui s'y fait. La plupart présentent une espèce de bassin, tous les ans creusé davantage. Le fumier y séjourne sans que l'on songe à l'enlever pour les besoins de la terre ; il y est accumulé et abandonné là depuis près d'un an, sinon davantage. Les bâtiments sont autour, baignant le bas de leurs portes dans le purin et les eaux crupissantes qui, les jours du soleil, exhalent des miasmes pestilentiels, et, les jours de pluie, sont entraînés au hasard par les chemins, par les fossés, dans la marne où s'abreuvant les bestiaux et quelquefois jusque dans les puits, jusque même dans la fontaine où puise la famille.

On dirait qu'un esprit du mal a créé à plaisir ces tristes laboratoires pour détruire une force féconde et pour engendrer les germes de maladies mortelles.

Ici, pas d'exagération, la vérité est que le plus souvent, de tous les engrais de ferme, il reste seulement à ces cultivateurs insouciantes, ce que la pluie et le soleil ont bien voulu leur laisser.—G. des Campagne.

La pauvre Mme C. D. est charmante, mais elle a des pieds d'une dimension exorbitante.

Un de ses adorateurs altéré de vengeance lui disait hier soir :

—Vous avez une main de reine et un pied... de roi !

\* \*

—Vous connaissez Mlle L... ?

—Parfaitement.

—Comment la trouvez-vous ?

—J'aide.

—N'est ce pas ?

—Avec des yeux ronds.

—A force de les rouler !

—L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

UNE CONSIDÉRATION.—Lorsque la maison Dupuis Frères s'ouvrit sur la rue Ste-Catherine, quartier est de la ville, presque personne dans le commerce de marchandises sèches du moins, ne faisait d'annonces. Voyant cette maison prospérer avec un système d'annonces sages et véridiques, toutes les autres l'imitèrent bientôt et aujourd'hui presque tous les marchands annoncent assez largement.

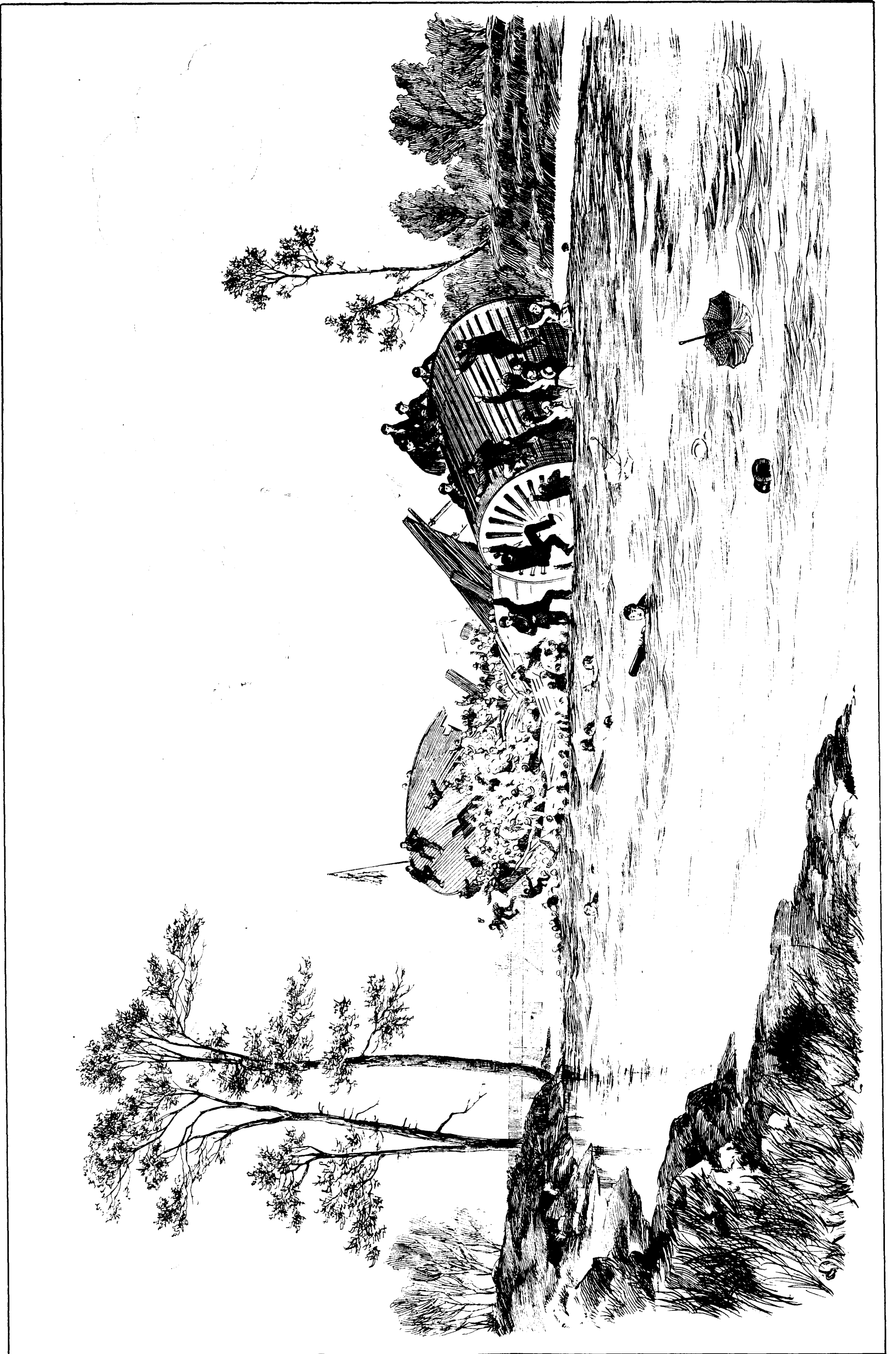
Rien de plus facile à faire. La question est de savoir si tous sont en état de répondre aux énoncés de leurs annonces.

Dans tous les cas on ferait bien de se méfier des habileurs.

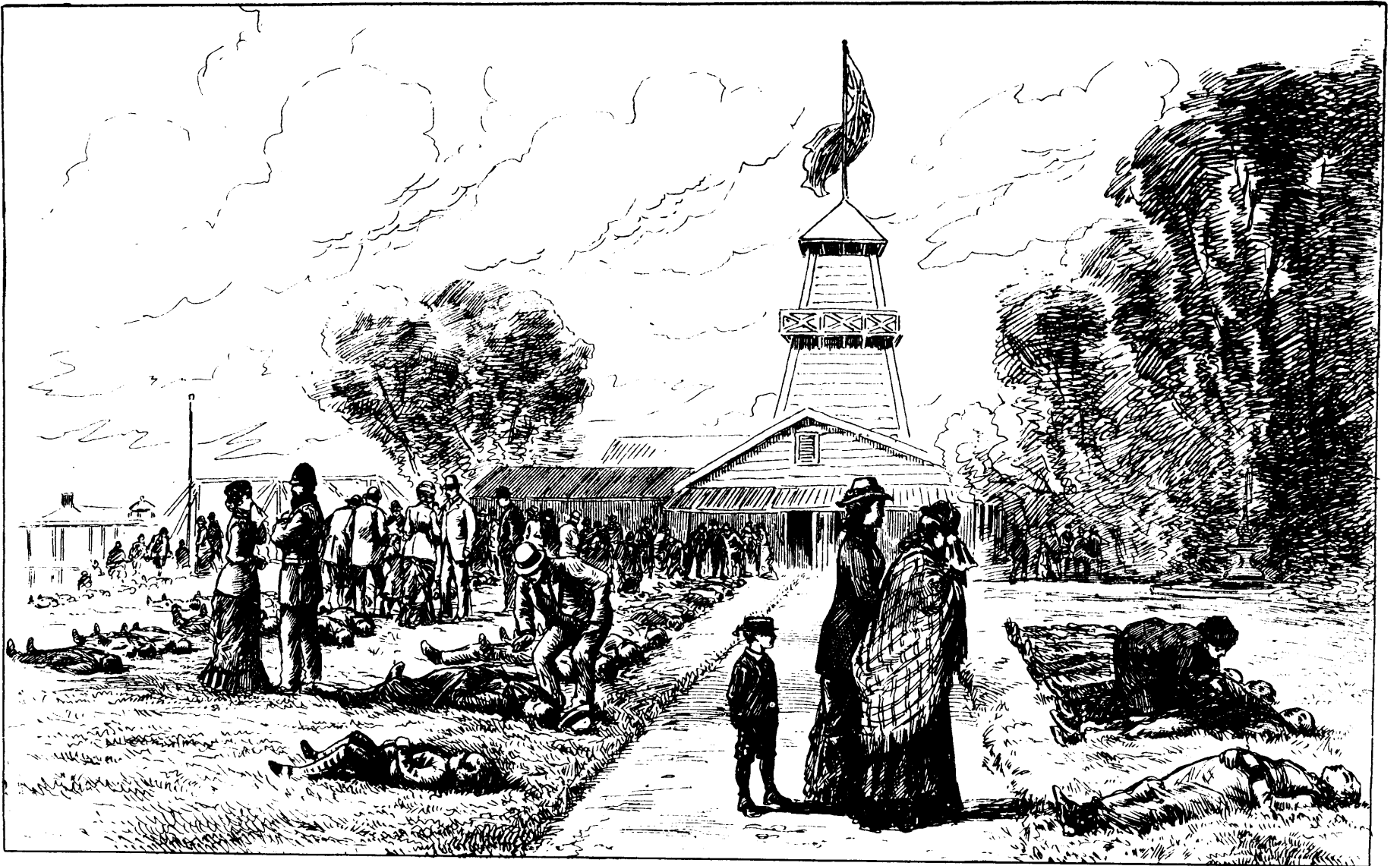
Quant à nous, nous ne craignons pas d'inviter les dames à venir voir nos étoffes à robes nouvelles, nos soies noires, nos demi-parapluies (entout-cas) et nos parapluies doublés et garnis en dentelle.

Le tout, nous ne craignons pas non plus de l'affirmer, à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

Nous venons de recevoir par le steamer la Parisien, plusieurs caisses d'autres marchandises européennes. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.



ENDROIT OU LE VICTORIA A CHAVIRÉ



LE DÉSASTRE DE LONDON, ONTARIO--IDENTIFICATION DES CADAVRES



ENLÈVEMENT DES CADAVRES



JUIN

SONNET

Le soleil des forêts argente les arceaux ; De parfums enivrants la terre est arrosée ; Les trèfles tout le jour ruissellent de rosée ; Les feuillages touffus ombragent les ruisseaux ;

Les horizons sont teints d'une lueur rosée ; De suaves rumeurs flottent le long des eaux ; Le pétrel couve au bord de la vague apaisée ; De doux frissonnements courent dans les ro-seaux ;

Ivre d'amour, l'oiseau jase dans la broussaille Les sommets, les vallons, les landes, tout tressous les souffles ardents de la fécondité ; [saille

Et, lorsque notre ciel voit la nature souveraine Déployer ainsi tant de splendeur souveraine, On doit bénir de Dieu la prodigalité !

W. CHAPMAN.

SIDIAH-MARIE

OU

FRANCE ET AFRIQUE

I.—LE CHAMP DE BATAILLE

L'histoire que l'on va lire est peut-être invraisemblable, mais elle est vraie dans ses moindres détails. Elle nous a été racontée par celui même qui en fut le héros, et nous a semblé résumer d'une manière saisissante la fusion si lente et si difficile qui s'opère entre la France et l'Algérie. C'était le soir d'une de nos plus sanglantes victoires contre Abdel-Kader. Les deux armées avaient évacué le plateau de L..., laissant derrière elles la solitude. Des cadavres de Français et d'Arabes restaient étendus sans sépulture, et déjà les oiseaux carnassiers planaient à l'entour.

Tout à coup, le silence de cette scène est interrompu, une voix étouffée pousse un soupir, une petite main tremblante écarte les touffes des lentilles ; et, jetant les yeux à droite, par un mouvement de biche effarouchée, une jeune Arabe s'avance sur le champ de bataille.

Son visage porte les marques d'une horrible iniquité ; elle se dirige pas à pas vers les cadavres ; elle les examine l'un après l'autre attentivement, mais sans doute elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, car elle s'affaisse avec douleur et découragement. Cependant, au fond d'un ravin sauvage un nouveau groupe frappe ses regards. Elle y court toute palpitante, ses mains délicates soulèvent un premier, un second, un troisième corps. Elle s'arrête, défaillante, et recommence. Enfin un cri d'horreur jaillit de ses lèvres, à la vue du dernier cadavre.

La tête manque à ce tronç sanglant, mais le riche costume du cheik, le bernous dont il est couvert, ne laissent plus de doute à la pauvre Arabe. De long sanglots déchirent sa poitrine, puis elle se relève en disant :

—O mon père ! c'est bien la voix du prophète que j'ai entendue dans mon sommeil, il m'a commandé de venir te chercher parmi les morts, car il ne veut pas que tu restes sans sépulture. J'ai mieux aimé lui obéir qu'à toi-même, et j'ai quitté la tente de tes femmes pour venir te rendre les derniers devoirs.

Et la pauvre enfant dégage courageusement le corps du cheik. Elle saisit un long sabre que les Arabes ont abandonné dans la déroute, et elle entend de creuser la terre sans songer que cette tâche est au-dessus de ses forces.

Elle était à peine à l'ouvrage depuis un quart d'heure, quand son oreille est frappée d'un faible bruit. La terreur sèche ses larmes et lui fait tomber le sabre des mains. Est-ce un chacal attiré par l'odeur du sang ? Sont-ce les ennemis qui reviennent sur leurs pas ? Mais le bruit se renouvelle plus distinct. C'est le gémissent d'un blessé.

La jeune fille s'approche doucement. Un drapeau tricolore est étendu sur la terre, une forme humaine se dessine sous ses plis. L'Arabe les écarte avec précaution, et voit un jeune officier couvert de sang. Eh bien ! elle n'a pas pitié de ce malheureux, car c'est un Français, et il a peut-être tué son père ! Elle ressaisit le drapeau et le rejette avec dégoût sur le jeune homme. Mais comme elle s'éloignait, celui-ci se relève avec effort et implore son secours d'une voix lamentable.

Cette voix touche enfin la jeune fille ; elle s'approche du blessé, prend un peu d'eau, en frotte ses tempes et ses lèvres, le fait revenir lentement à lui, puis déchire un coin du drapeau, l'imbibé de neige fondue et l'applique sur la blessure. Cette blessure était peu profonde ; aussi quelques forces revinrent-elles à l'officier. Dès que ses regards purent distinguer les objets, il examina l'être bienfaisant qui l'avait rappelé à la vie. Figurez-vous son étonnement à la vue d'une jeune fille à peine entrée dans l'adolescence, et belle comme une houri, malgré sa pâleur et ses larmes.

Le premier mot du Français fut une action de grâce qu'il adressa en arabe à sa libératrice.

—Couvre-toi de ce haik, répondit-elle, le froid te ferait mourir, et tâche de rejoindre les tiens. Les Arabes vont revenir peut-être, et ils te tueraient ; tu es jeune, ton père t'aime ; je t'ai

sauvé la vie, je ne veux pas que tu meures, qu'on te tue, que tu sois un chrétien.

Cependant, après une courte réflexion, elle reprit :

—Tu peux d'abord me rendre ce que j'ai fait pour toi, viens me secourir dans un saint devoir, je ne te demande qu'un instant.

Elle aide l'officier à se relever, et l'entraîne derrière, sans s'apercevoir que le froid l'avait tellement engourdi qu'il ne pouvait plus marcher.

—Attends un peu, lui dit-elle enfin, en le voyant défaillir, je vais te rendre toutes tes forces,

Et le quittant une minute, elle ramasse quelques branches, y joint des bernous épars sur la terre, heurte vivement deux cailloux, et parvient à allumer du feu. Une douce chaleur ramène le Français.

—Es-tu fort, maintenant, peux-tu me suivre ? dit l'Arabe en attachant ses yeux sur ceux de son ennemi.

—Partout où tu voudras, répond le blessé.

—Viens donc....

Et la jeune fille se dirige vers le cadavre du cheik. Là, elle montre au Français la place qu'elle a déjà creusée.

—Travaille un peu à ton tour, c'est pour enlever mon père ; quand tu seras las, je te remplacerai ; bâtonnons-nous.

L'officier obéit aux ordres de sa bienfaitrice, mais bientôt encore ses forces trahissent son dévouement. La jeune fille alors reprend énergiquement sa tâche, et, au bout d'une heure, la fosse est achevée. Les deux jeunes gens soulèvent le corps, le roulent dans les plis d'un riche bernous et le descendent dans la terre.

L'Arabe avait travaillé avec un courage fébrile, pas une larme ne s'était échappée de ses yeux durant l'opération ; mais quand elle se pencha sur le cadavre inhumé, ses sanglots éclatèrent, elle se précipita dans la fosse, et l'officier eut grand-peine à l'en arracher. Il la prit dans ses bras, l'enveloppa d'un haik et la déposa sur un affût de canon. Un morne désespoir avait succédé aux cris et aux sanglots. La pauvre enfant vit en silence couvrir de terre humide la dépouille de son père.

La nuit approchait quand tout fut terminé. Il fallait quitter ce lieu au risque d'être dévoré par les bêtes fauves, pris par les Arabes ou gelé par le froid. Le Français songeait seul à ces dangers, car sa compagne eût été anéantie par la douleur. Sa résolution fut bientôt prise ; trouvant désormais son sort lié à celui de l'Arabe, il ne lui vint pas à l'esprit de se séparer d'elle. Il s'avance vers un cheval qui errait veuf de son cavalier, le prend par la bride et propose à la jeune fille de le monter avec lui.

—Si nous arrivons à Bone, lui dit-il, mon premier soin sera de vous faire reconduire où vous voudrez.

La pauvre enfant, sans avoir l'air d'entendre, va s'agenouiller une dernière fois sur la fosse, y murmure quelques mystérieuses paroles, et se laisse installer sans résistance sur le cheval ; l'officier la soutient d'un bras, et tous deux partent au galop.

Bientôt succombant à la fatigue, l'enfant perd connaissance, et l'officier continue sa route avec ce doux fardeau.

Lorsque le jour parut, la joie du Français fut grande en apercevant des uniformes français. Il s'arrête, dépose à terre la jeune fille, et se fait reconnaître par les soldats. Mais tandis qu'il explique sa position au sergent qui les conduisait, un cri aigu se fait entendre, il se retourne et voit l'Arabe insultée par des misérables qui voulaient venger sur elle leur défaite. L'un d'eux avait déjà saisi la jeune fille et l'entraînait brutalement. Arthur s'élança contre lui, l'étend à terre d'un coup de sabre, puis, faisant à l'Arabe un rempart de son corps, il s'apprête à tenir tête au reste de la troupe. Mais, intimidés par une si vive résistance, et rendus à la raison par un instant de réflexion, les soldats rentrèrent dans le devoir et, par un revirement subit, ils offrent leurs secours à l'officier. Celui-ci, songeant alors que la clémence est le parti le plus sage, accepte leurs excuses, leur promet l'oubli, et l'escorte reprend la route de Bone.

II.—ARTHUR ET SIDIAH

Un mois plus tard, un brick, frété en secret, quittait nuitamment la rade d'Alger, et cinglait vers la France.

Assis dans une cabine élégante, le vicomte Arthur de Ligneul, officier d'état-major en congé, songeait à son pays, à sa mère qu'il allait revoir, —tandis que près de lui une jeune fille, portant le costume des femmes arabes, le contemplait dans une muette extase.

Cette jeune fille était Sidiah, la fille de Ben-Abdalla, cheik del Biban—la même qui avait sauvé M. de Ligneul et qu'il avait sauvé à son tour.

On devine quels sentiments avaient succédé chez l'Arabe à l'aveersion que le Français lui avait inspirée sur le champ de bataille.

—Encore quelques jours, ma belle Sidiah, et je vous aurai rendu une mère, disait Arthur à sa compagne. Parlons de notre bonheur à venir, ne le voulez-vous pas ?

—Mon avenir c'est vous, répondait la jeune Arabe. Que peut vouloir votre esclave, si ce n'est ce que vous voulez ?

La musulmane ne pouvait comprendre, malgré toute la tendresse du vicomte, qu'une femme fût autre chose qu'une esclave, pour un homme, et surtout pour un étranger.

—Mon esclave ! reprit Arthur.... toujours me mot odieux !  
Je suis si heureuse de vous appartenir ! Per-

sonne ne se soucie de la pauvre Sidiah depuis que le cheik est mort. Ne me refusez donc pas le nom qui m'enchaîne à vous.

—Vous êtes libre comme moi-même, enfant. Et si vous m'aimez un jour, vous serez ma femme.

—Si je vous aime un jour?... comment faire pour ne pas vous aimer ?

Et la pauvre Arabe, tombant à genoux devant l'officier, couvrait ses deux mains de larmes reconnaissantes.

—Mais avant ce beau jour qui doit nous unir à jamais, il faut vous initier, ma chère sauvage, aux mystères de notre civilisation, et surtout à ceux de notre foi.

—Réglez ma destinée comme il vous plaira, pourvu que vous ne me parliez plus de nous séparer. Oh ! c'est là ce qui me rend triste jusqu'à la mort !

Les jours de la traversée s'écoulerent dans ces entretiens, trop souvent interrompus pour Sidiah par les soins du voyage.

III.—EN FRANCE

Mme de Ligneul, retirée dans sa villa d'Enghien, attendait son fils avec une impatience maternelle. Aussi, quand un soir Arthur fit son entrée dans le salon de la comtesse, il fut reçu avec des larmes et des baisers sans nombre.

Absorbé par la joie de revoir sa mère qu'il aimait avec passion, occupé à répondre aux mille questions qui suivent un retour si longtemps désiré, M. de Ligneul avait retardé la présentation de Sidiah, qui restait à demi cachée dans les plis d'une portière....

Mais arrivé bientôt au récit de la bataille de N..., des blessures qu'il y avait reçues et de la circonstance miraculeuse qui l'avait sauvé, —tandis que sa mère tremblait de tous ses membres au souvenir de tant de périls, Arthur s'élança vers sa jeune amie, et la prenant par la main avec un geste paternel :

—Tenez, ma mère, dit-il, voilà celle à qui nous devons le bonheur de nous revoir !... Sans elle votre Arthur n'aurait plus été bon qu'à engraisser quelque chacal !

Mme de Ligneul n'était pas de ces femmes qui demandent toujours à leur raison un compte exact de leurs sentiments. Aussi, tout émue qu'elle fût de ce coup de théâtre, baisa-t-elle avec effusion et sans aucune arrière-pensée le front candide de la jeune Arabe. Puis l'ayant fait asseoir près d'elle, elle demanda à son fils la suite de son récit.

Lorsque Arthur exposa ses projets pour l'éducation de sa protégée, Mme de Ligneul, pieuse femme au simple cœur, ne sentit encore que la joie de convertir une infidèle.

Arthur n'alla pas plus loin le premier jour, et se confia au temps et au charmant naturel de Sidiah, pour amener sa mère à l'accomplissement de ses vœux irrévocables.

IV.—LA TRANSFORMATION

Depuis son arrivée en France, la fille d'Abdalla avait de longues heures de tristesse, quand seule dans le salon de ses amis, au milieu de personnes et d'objets étrangers, elle songeait à son père et à son pays. Il lui arrivait quelquefois de regretter la vie errante du désert. Si M. de Ligneul paraissait alors, son regard prenait de l'éclat, ses joues se couvraient de rougeur, et ses regrets se dissipaient comme des nuages devant un rayon de soleil.

Mais le jour où son jeune maître lui annonça qu'il faudrait le quitter pour quelque temps, la tristesse de l'Arabe se changea en désespoir. Ce ne fut qu'à force de ménagements et de circonlocutions délicates, qu'Arthur parvint à lui faire comprendre que cet éloignement, nécessaire à son éducation, pouvait seul hâter l'accomplissement de leur bonheur.

L'amour de M. de Ligneul avait rêvé une transformation rapide de l'Arabe en Française de la musulmane en chrétienne, et de l'esclave en épouse. Mais chaque jour lui apprenait combien cette transformation était plus difficile qu'il ne l'avait cru. On en jugera par une circonstance dont l'apparente légèreté cachait le sens le plus grave.

Quelque temps après l'arrivée de Sidiah, Mme de Ligneul, avec une maternelle boné, lui avait apporté tout un costume français de la plus gracieuse élégance. Sidiah courut examiner tous ces jolis objets avec une curiosité enfantine, quittant la robe pour l'écharpe, l'écharpe pour la ceinture, la ceinture pour le chapeau. Si la forme de ses parures lui paraissait bizarre, le doux éclat des couleurs semblait la charmer. Mais quand Mme de Ligneul lui fit comprendre, par la voix d'Arthur, que toutes ces choses étaient pour elle, qu'on allait essayer de l'en revêtir, la jeune Arabe recula comme épouvantée, puis deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

—Enfin, après de vives instances de la part de son maître, (elle s'obstina à l'appeler ainsi), Sidiah éclata en sanglots. La mère et le fils jugèrent qu'il fallait remettre un peu l'accomplissement de leurs désirs....

Plus tard, en effet, lorsque M. de Ligneul vint apprendre à Sidiah que l'heure approchait d'aller s'instruire au couvent de..., il lui expliqua de nouveau la nécessité de se revêtir enfin du costume français. A ces mots, quoique déjà résignée à la cruelle séparation, la pauvre Arabe frémit des pieds à la tête.... La toilette, étalée d'avance sur son lit, épouvanta ses regards.

—Oh ! mon maître ! s'écria-t-elle, n'exigez pas cela de moi !...

Et elle se jeta aux pieds d'Arthur dans l'attitude la plus déchirante.

Celui-ci la releva vivement, et réprimant un sourire involontaire, il la gronda avec douceur de sa désobéissance. Sidiah l'écouta sélecte, et relevant vers lui ses yeux mouillés, elle répéta en phrase habituelle :

—Faites de moi ce que vous voudrez, votre esclave sera soumise.

—Toujours ce mot cruel ! reprit le jeune homme désolé à son tour.

Et après mille exhortations touchantes, croyant Sidiah vaincue par sa bonté, il la remit à la femme de chambre de sa mère, pour que la métamorphose s'opérât au plus vite.

En un instant Sidiah fut dépourvue de ses vêtements. Un corset dessina sa taille gracieuse ; on lui passa une jolie robe de taffetas d'Italie de couleur violette. Puis ses cheveux, lissés avec soin, furent tressés en deux nattes et réunis derrière sa tête pour y former une couronne, tandis qu'ils s'épanouissaient en larges bandeaux le long de ses tempes.

Quand tout fut achevé la femme de chambre se recula d'un pas pour examiner son ouvrage, et laissa échapper un cri d'admiration.

—Tenez, mademoiselle, dit-elle à Sidiah, oubliant que celle-ci ne pouvait l'entendre, voyez comme vous êtes charmante. Et, conduite devant une grande glace, Sidiah put s'y voir des pieds à la tête.

Mais lorsque les yeux de la jeune Arabe se fixèrent sur son image, un cri douloureux lui échappa, elle se précipita sur les vêtements qu'elle venait de quitter et les baisa avec une sorte de délire ; puis les arasant d'un torrent de larmes, elle s'assit près de ces vêtements sur le tapis, au grand ébahissement de la femme de la femme de chambre.

Arthur entra en ce moment.... Sidiah essaya ses pleurs brusquement, et se relevant tout d'une pièce :

—Me voilà, lui dit-elle, vous avez été obéi.

La journée se passa, dès lors, sans que Sidiah témoignât son chagrin autrement que par son air abattu. Le soir venu, ses amis voulurent lui faire prendre l'air, et Mme de Ligneul couvrit sa tête d'un chapeau de paille qu'ornaient une branche de lilas. Sidiah se laissa faire, mais tandis que Mme de Ligneul s'habillait à son tour, l'Arabe, n'y tenant plus, monta dans sa chambre et reparut au salon couverte de son ample bernous. Il fallut employer de nouveau les prières, et un regard sévère d'Arthur parvint seul à faire tomber le manteau africain.

Depuis ce jour, on aurait pu croire que l'enfant s'était enfin soumise, si de temps en temps n'étaient apparus quelques vestiges du passé. Tantôt Sidiah, défaisant sa couronne de cheveux, élevée à grand-peine, les laissait pendre derrière son dos en deux grosses nattes. Une autre fois, un collier de sequins entourait l'albâtre de son cou, ou bien encore elle se teignait le dessous des yeux avec du kral, ou les ongles avec du vermillon....

Arthur prit un parti extrême en enlevant à sa protégée toutes les pièces de son ancien costume, et en les cachant avec soin dans son appartement.

—Désormais, lui dit-il, je ne vous les rendrai plus que quand vous serez enfin devenue toute Française.

V.—RECHUTE

C'était le jour anniversaire de la naissance d'Arthur, et Mme de Ligneul voulait fêter son cher enfant. Une réunion d'amis fut invitée secrètement pour le soir. Sidiah, qui commençait à entendre la langue de ses amis, avait reçu de Mme de Ligneul la confiance de son projet. Elle résolut de s'y associer en fêtant Arthur à sa manière....

Livrée à elle-même, vers la fin de la journée, la jeune fille s'était retirée dans sa chambre. L'heure du dîner sonne, tous les convives s'assemblent, et Arthur remarque l'absence de son amie. Il court la chercher, mais ne la voit pas chez elle. Il parcourt toute la maison sans la trouver. Enfin, il arrive à sa propre chambre, y entend quelque bruit, ouvre la porte et reste saisi d'étonnement.

Sidiah était là, le visage rayonnant, et convertie de son costume arabe. Elle avait bouleversé, pour le retrouver, toute la chambre du jeune homme.

La première impatience d'Arthur fut bientôt réprimée, quand la pauvre fille, les mains jointes et le regard suppliant, lui demanda à genoux la grâce de rester ainsi.

—Permettez à votre Sidiah de porter aujourd'hui ses vêtements de fête ? N'est-ce pas sous ce costume que vous l'avez vue pour la première fois ? Et n'est-ce pas ainsi que vous l'avez aimée ?

Vaincu par ces naïves prières, Arthur consentit à tout, et Sidiah promit en retour d'être plus soumise que jamais.

Quelques semaines après, Sidiah entra au couvent de....

Fidèle au serment qu'elle avait fait à Arthur, elle mit tous ses efforts à briser avec le passé ; mais Dieu seul sut ce qu'il lui en coûtait ! Désormais, chaque action de sa vie fut un sacrifice. Bientôt on admira sa docilité et la promptitude avec laquelle elle saisissait tous les enseignements.

VI.—SIDIAH-MARIE

Au bout d'une année, le 1er jour du mois de juin, la chapelle du couvent de... était paré comme pour une fête. C'était fête en effet pour

toute la communauté. Sidiah allait recevoir le baptême et s'asseoir à la table sainte.

Le matin même, la jeune Arabe, enfermée dans sa chambre, avait consummé, en faveur de sa nouvelle foi, une oblacion dont on se figurera tout le prix. Prenant une à une chaque pièce de son costume arabe, elle leur adressa un dernier adieu ; puis elle tira du coin le plus discret de son armoire un volume du Coran qui l'avait suivie depuis Bône, et qu'elle tenait d'un saint marabout. Ce volume était considéré par elle comme une relique, presque comme un talisman ; elle le regarda quelques instants en silence puis, saisissant d'un seul coup tous ces objets, elle y mit courageusement le feu. Après avoir vu la flamme les consumer jusqu'au dernier, elle alla s'agenouiller devant un crucifix, jusqu'à un moment où la grille du cœur s'ouvrit devant ses pas.

Chacun admira sa grâce et sa modestie, son recueillement et sa piété. Arthur lui servit de parrain, et Mme de Ligneul de marraine. Au nom de Sidiah fut ajouté le nom de Marie.

Après la cérémonie, les trois amis se retirèrent dans un salon particulier.

—Ma mère, dit alors Arthur d'une voix grave et assurée, bénissez votre fille, et daignez me l'accorder pour femme.

Moins ignorante enfin de la vie, la nouvelle Marie baissa les yeux ; ses joues se couvrirent de rougeur, et son cœur battit avec force en attendant la réponse de sa mère adoptive.

—Mon enfant, dit Mme de Ligneul à Arthur, je n'ignorais plus tes intentions, bien que tu me les eusses cachées jusqu'ici ; je les approuve sans regret, et suis heureuse de te donner une femme dont l'âme est aussi pure que son beau visage. Si le monde trouve à redire à cette union, nous lui répondrons par notre bonheur.

Sidiah, que nous nommerons désormais Sidiah-Marie, entra ce jour-là dans sa dix-septième année ; malgré son zèle et les soins qu'on y avait mis, son éducation n'était qu'embauchée encore ; il fut donc convenu qu'elle resterait une année de plus dans sa retraite, et le mariage se trouva reculé jusqu'à ce terme.

#### VII.—L'HOTEL D'ALGER

Par un beau jour du printemps de l'année suivante, un grand nombre de curieux étaient rassemblés sur le quai de Toulon ; un paquebot allait y débarquer plusieurs chefs arabes nouvellement soumis.

En attendant l'attention de ces oisifs fut attirée par le bruit d'une chaise de poste, qui s'arrêta devant la porte de l'hôtel d'Alger. On en vit d'abord descendre un jeune homme à la tournure martiale. Celui-ci offrit sa main à une femme d'un certain âge, qui pouvait passer pour sa mère ; puis, étant remonté dans la voiture, il reparut, tenant dans ses bras une jeune fille, dont la pâleur et la faiblesse faisaient ressortir la grande beauté. Plusieurs domestiques s'empressèrent à l'aider, mais il ne remit à aucun d'eux le soin de sa compagne.

Les nouveaux arrivés entrèrent aussitôt dans l'hôtel, et les curieux reportèrent leurs yeux vers la rade, car, le paquebot, tournant avec grâce, venait d'aborder au même instant.

Seph ou huit chefs arabes mirent lentement pied à terre, étalant aux regards des Toulonnais la magnificence du luxe oriental.

Le dernier seul se distinguait par la singulière austérité de ses vêtements. Il ne portait ni la veste ornée de pierreries, ni le turban de cachemire, ni les culottes brodées d'or, ni le yacatan étincelant qui paraient ses compagnons. Son costume était celui de simples Arabes du désert. Son turban de poil de chèvre, ses culottes noires, sa veste aux couleurs ternes, disparaissaient du reste à peu près sous le bernous de laine blanche, qui faisait ressortir sa grande taille et son air imposant.

Le journal de Toulon l'avait pourtant annoncé comme un cheik dont la conquête était fort importante....

Les chefs algériens descendirent à l'hôtel où la chaise de poste avait déposé les voyageurs ; et, par un de ces hasards qui semblent des jeux de la Providence, leur appartement se trouva contigu à celui de la jeune malade.

Ces deux appartements offrirent, le soir, un contraste aussi étrange que leur rapprochement.

Au fond d'une chambre faiblement éclairée, sur un lit aux blanches courines, Sidiah, plus blanche encore, était étendue dans un accablement mortel. Arthur tenait une de ses mains dans les siennes, et mettait tous ses soins à lui cacher ses inquiétudes. Mme de Ligneul arrangeait, avec la sollicitude d'une mère, les oreillers sous la tête de sa pupille. Dans cette jeune fille abattue par la douleur, on ne reconnaissait la jeune Arabe qu'à son impérissable beauté.

Elle succombait depuis quelques mois à une maladie de langueur, à laquelle les médecins ne donnaient pas de nom. Tous s'étaient accordés, dans une consultation suprême, à lui ordonner l'air natal, ce te dernière raison de la science. Mme de Ligneul et Arthur avaient aussitôt résolu de la conduire à Alger ; mais la fatigue de la traversée les effrayait pour elle, et l'on devait attendre, à Toulon, quelque amélioration dans son état....

—Mon ami, dit Sidiah à M. de Ligneul, ouvrez, je vous prie, cette fenêtre.

Et elle aspira délicieusement l'air de la Méditerranée.

—Oh ! que cette brise me fait du bien ! reprit-elle, elle arrive d'Afrique, n'est-ce pas ?

Alors ses yeux et ses joues s'animèrent d'un éclat qui rappelait ses plus heureux jours. Les rayons de la lune, qui se levait, vinrent la caresser comme une statue de marbre....

Bientôt elle tomba dans une profonde rêverie, Arthur et sa mère la contemplaient en silence, et n'osaient pas eux-mêmes se regarder entre eux.

Tout à coup, la malade se relève avec effort ; un tremblement rapide la saisit.

—Ecoutez ! s'écrie-t-elle vivement, n'entendez-vous pas ? Dites, oh dites-moi que ce n'est pas un songe !

En effet, un murmure étrange dominait le calme de cette heure. Arthur distinguait ces mots prononcés en arabe, dans la chambre voisine :

—"Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. A tous deux rendons nos hommages !"

Puis les voix mêlées poursuivirent longtemps leur prière.

Sidiah écoutait en extase.... Tout son passé se réveillait à la fois.... et ses lèvres répétaient les mots qui frappaient son oreille.

Tant d'émotions brisèrent la pauvre enfant. La prière arabe n'était pas achevée, qu'elle tomba sans connaissance dans les bras de ses amis....

Pénétrons maintenant dans la chambre des croyants.... La prière du soir est terminée ; les Arabes, prosternés, embrassent la terre ; puis, se relevant tous à la fois, ils procèdent à l'ablution. Bientôt, assis en rond sur des coussins, ils se mettent à fumer dans de grandes pipes d'ambre, tandis qu'un serviteur de leur pays achève de préparer le café.

Ils nageaient dans le nuage embaumé depuis un quart-d'heure, lorsqu'un esclave du cheik au bernous vint lui apporter une lettre. Cette lettre l'attendait depuis une semaine à l'hôtel même où il était descendu.

Le cheik lut à la hâte, et son visage exprima un cruel désappointement ; puis, s'adressant à ses compagnons attentifs :

—Elle n'est point ici, dit-il avec un soupir. "Venez à Paris," m'écrit Ben-Amar. Adieu donc, mes frères, ajoutez-le en se levant aussitôt ; je pars pour Paris, où je vous attendrai.

Et l'Arabe quitta la chambre sans qu'aucun de ses compagnons essayât de le retenir ; sans que la voix du sang lui criât : —Arrête ! la fille que tu cherches en vain depuis quatre ans est là tout près de toi, derrière cette cloison, dans la chambre voisine !

Car cet Arabe était, en effet, Ben Abdalla, cheik del Biban, le père de Sidiah.

L'homme décapité qu'elle avait pris pour lui était le cheik d'une tribu limitrophe.

(La fin au prochain numéro.)

#### UNE MONTAGNE EN MARCHÉ

De la province de Liège nous arrive une histoire bien surprenante. C'est celle d'une montagne qui, sans crier gare, s'est mise en mouvement un beau soir, vers sept heures, et est descendue dans la vallée sur une distance d'environ cinquante mètres, avançant toujours, jusqu'à deux heures du matin, et broyant sur son chemin maisons, arbres et tout ce qui s'y trouvait.

Cette montagne, disons-le, était artificielle. Elle avait été formée lentement, par un travail de longues années, à l'aide des pierres, des schistes et des scories de toutes sortes, provenant de l'exploitation du charbonnage de la Haye, situé au-dessus de la montagne Saint-Gilles, près de Liège. Un mouvement du sol s'est produit, la pluie a-t-elle amené des tassements, des creux, et par suite des éboulements ? Toujours est-il que cette prodigieuse masse s'est affaissée brusquement, broyant tout sur son passage, pendant plusieurs heures, sans qu'on put rien faire contre cette ennemi inattendu, que de travailler au sauvetage des habitants des maisons qu'il devait renverser. Heureusement, il n'y a pas eu de mort d'homme à déplorer, mais les dégâts sont considérables.

Ce devait être un spectacle sinistre mais curieux que celui de cette masse paraissant obéir à une action surnaturelle, et renversant arbres et maisons devant elle comme des capucins de cartes ! L'obscurité de la nuit a dû, à un certain moment, compliquer d'une horreur particulière cette scène qui semble appartenir au domaine de la légende.

**MM. Gravel et Thibault** donnent avis au public, et en particulier à leur nombreuses pratiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweed Ecossais, Anglais et Canadien, Drap, Serge et Tricot qu'il soit possible de trouver. Leurs prix sont des plus modérés. Ainsi donc si vous voulez être bien servis et acheter à bon marché pour argent comptant, rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587, rue Ste-Catherine.

N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir examiner notre département de Mode, nous ne doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'élégance de nos chapeaux. Venez donc immédiatement pour choisir.

#### LA QUERELLE DE DISRAELI ET D'O'CONNELL

Un des épisodes les plus marquants dans la vie de lord Beaconsfield fut sa querelle avec O'Connell, le leader irlandais, dont, de nos jours, M. Parnell brigue la succession. Jamais, dans sa vie, M. Disraeli n'eut à souffrir autant dans son amour-propre pendant la période qui suivit les discours du célèbre agitateur irlandais, dont nous donnons le texte ci-après, et qui fut prononcé en réponse à une allocution que M. Disraeli avait adressée à Taunton, aux électeurs dont il sollicitait les suffrages.

Le discours d'O'Connell fut prononcé à un meeting de l'Union du Commerce à Dublin. O'Connell commença par faire allusion aux diverses attaques qui étaient faites journellement contre lui par des orateurs et des journaux anglais. Ensuite, il continua ainsi :

"Je dois avouer qu'une de ces dernières attaques m'a causé un grand étonnement. (Ecoutez ! écoutez !). C'est l'attaque faite dernièrement à Taunton, par M. Disraeli. (Ecoutez !). Dans les annales de turpitude politique, il n'y a rien de ce qu'on appelle "polissonnerie" qui puisse être comparé à cette attaque contre moi. Quels sont mes rapports avec cet homme ? Rien que ceci : En 1831, ou au commencement de 1832, le district de Wycombe devint vacant. Je le connaissais alors, non personnellement, mais je le connaissais comme auteur de deux ou trois romans. Il obtint une lettre d'introduction pour moi et m'écrivit, me disant que j'étais un réformateur radical, qu'il était également un radical (hilarité) et qu'il se proposait de défendre les intérêts des radicaux pour le district de Wycombe, où, disait-il, se trouvaient beaucoup de personnes ayant ces mêmes idées et sur lesquelles mon opinion exerçait une grande influence, de sorte qu'il me serait obligé de lui écrire une lettre pour le recommander comme radical.

"Sa lettre était tellement déterminante à cet égard que je fis immédiatement droit à sa demande et que le composai, le mieux que je pus, une épitre pour lui. J'ai l'habitude d'écrire des lettres, messieurs, (Bravos. Hilarité) et M. Disraeli trouva ma lettre si bonne que non-seulement il la fit autographier, mais encore imprimer et afficher. C'était, en réalité, sur la base de cette lettre qu'il sollicita les votes. Néanmoins, il échoua, mais ce n'était pas ma faute (Hilarité). Je ne lui demandais aucune reconnaissance, mais je pense que, s'il avait eu quelque sentiment de dignité, il aurait dû comprendre que je lui ai fait une politesse au moins, sinon rendu un service et qu'il n'aurait pas dû y répondre par des énormités les plus stupides. (Ecoutez, écoutez. La prochaine occasion où j'eu de ses nouvelles, j'appris qu'il s'était présenté comme défenseur des intérêts radicaux à Marylebone, où il échoua encore. Ayant échoué deux fois comme radical, il devait faire l'affaire des conservateurs (hilarité) et naturellement il se rallia à un comité conservateur et posa sa candidature en deux ou trois endroits (hilarité bruyante).

"A quoi est-il occupé maintenant ? Naturellement à abîmer les radicaux et à encenser le roi et l'Eglise, en bon conservateur qu'il est (nouvelle hilarité). A Taunton ce mécréant a eu l'audace de me qualifier d'incendiaire ! Comment donc ! en 1831 j'étais un plus grand incendiaire qu'à présent — si jamais je l'ai été — (hilarité) et si je le suis il l'est deux fois, pour s'être servi de moi. (Bravos et hilarité) Ensuite, il m'appelle traître. A cela je réponds que c'est un menteur. (Bravos). Il est un menteur en action et en parole. Sa vie est un mensonge vivant. Il est une calamité pour son espèce. Quel doit être l'état d'une société qui peut tolérer un tel individu qui a l'audace de débaler un jour un jeu de principes, d'obtenir une assistance politique, à cause de ces principes, et de professer un autre jour des principes diamétralement opposés ? Sa vie, je le répète, est un mensonge vivant.

C'est l'homme le plus dégradé de son espèce et du genre, et l'Angleterre se dégrade en tolérant ou en admettant dans sa société un mécréant d'une nature aussi abominable, insensée et atroce que la sienne. (Bravos). Mon langage est violent et je dois m'excuser, mais je vais vous dire pourquoi je dois m'excuser. La raison est que, s'il y avait dans la langue anglaise des termes encore plus violents, je les emploierais, car il n'y a pas de terme assez violent pour qualifier un misérable de son espèce. (Bravos et hilarité). C'est justement l'homme qu'il faut aux clubs conservateurs. Je crois que si M. Robert Peel ne s'était pas trouvé là lorsqu'il fut appelé au ministère, ce garçon-là aurait tenté de prendre sa place. Il est assez faux, assez dépravé, assez égoïste pour devenir le leader qu'il faut aux conservateurs. C'est le conservatisme personnifié. Son nom indique qu'il descend des Juifs. Son père s'est converti. Il s'en trouve mieux dans ce monde, et j'espère qu'il s'en trouvera même aussi dans l'autre monde. On a pour habitude de mésestimer cette grande nation — les Juifs. Ils sont persécutés cruellement par des personnes qui se disent chrétiennes, mais aucun persécuteur n'a jamais été un chrétien. La persécution la plus cruelle à laquelle ils sont exposés, est celle dont leur caractère souffraient par les noms ignobles dont leurs calomniateurs les accablaient avant d'accomplir leurs atrocités. Ils souffraient plus de la calomnie que des persécutions violentes et de la tyrannie des tortures corporelles. J'ai le bonheur d'être lié avec quelques familles juives à Londres, parmi lesquelles se trouvent plusieurs dames les plus accomplies ou des hommes les plus humains, les plus cordiaux, les plus nobles ou les mieux élevés que j'ai jamais vus. (Ecoutez, écoutez). Je ne veux donc pas, en parlant de Disraeli comme d'un descendant des Juifs, lui faire un reproche de ce chef. Jadis, c'était le peuple élu de Dieu.

"Cependant, il y avait parmi eux des mécréants, et c'est sans doute d'un de ceux-là que Disraeli descend. Il possède précisément la qualité du mauvais larron qui mourut sur la croix et qui, je pense décidément, devait s'appeler Disraeli. Or, comme je vois que le Disraeli actuel descend de celui-là, et sous l'impression de cette conviction, je pardonne comme le Christ, à l'héritier légitime du voleur impie qui mourut sur la croix. (Bravos bruyants mêlés de rires.)"

Après une riposte aussi violente dans des circonstances normales, un duel eût été inévitable. Mais, O'Connell qui était très religieux avait, en 1815, tué un adversaire en duel, et fait publiquement le vœu de ne plus se battre. Précisément, le même jour où O'Connell avait appliqué à Disraeli cette volée de bois vert, son fils s'était battu contre un adversaire de son père, dont il s'était fait le champion. C'est donc à lui aussi que s'adressa Disraeli. Mais les circonstances n'étant pas les mêmes, il essaya un refus qui fut suivi d'une correspondance injurieuse de part et d'autre et qui se termina par une lettre de Disraeli à O'Connell, dans laquelle il lui rend insulte pour insulte, soufflet pour soufflet. O'Connell avait rappelé l'origine juive de son adversaire ; celui-ci répliqua en l'appelant "serf héréditaire." En outre, comme O'Connell avait renoncé aux honneurs splendides de sa profession d'avocat pour défendre les intérêts de ses électeurs et acceptait de ceux-ci une rémunération, cela lui valut de la part de Disraeli l'épithète de "mendiant politique."

La lettre termine par le désir ardent de se mesurer avec son retoutable adversaire sur le terrain de la discussion, lorsqu'il aurait réussi lui-même à faire partie de la Chambre des Communes.

Ce désir ne fut exaucé qu'en 1837.

On reprochait à un financier certaine opération hasardeuse.

—Cela ressemble fort, lui dit-on, à prendre l'argent dans la poche des autres.

—Et où voulez-vous que je le prenne ? répondit le mercadet cynique.



ÉLEVAGE DE RESTIAUX DANS LES PRAIRIES—LES VACHERS CHERCHANT À ARRÊTER LE TROUPEAU EFFRAYÉ PAR LE TONNERRE, PRÈS DE KERRVILLE, TEXAS

LA SOUPE DU JEUDI

La récente représentation de Madame de Maintenon, au théâtre de l'Odéon, donne un attrait de curiosité au récit suivant :

On sait que la plupart des anciennes communautés religieuses distribuèrent aux nécessiteux, une fois par semaine et à jour fixe, des secours en nature. Or, en 1645, temps de grande misère, parmi ceux que la distribution de la soupe du jeudi attirait en foule, même avant l'aube à la porte du couvent des Jésuites de La Rochelle, on vit arriver un jour une fillette d'une dizaine d'années. Sa physionomie douce et sérieuse, sa tenue décente, et l'extrême propreté d'un costume cependant plus que modeste, contrastaient avec l'allure grossière, les paroles malséantes et les haillons fangeux des mendiants de profession, clients habituels du couvent. Chacun d'eux avait à la main, soit un poëlon ébréché, soit une écuelle de fer battu, soit une sébile de bois. Quant à la fillette, elle portait suspendu par l'anse à son bras, un pot de terre vernissée d'une blancheur irréprochable à l'intérieur, et dont la surface avait l'éclat d'un miroir. Dans son ignorance du droit des premiers occupants, elle avait cru pouvoir essayer de se glisser au plus près de la porte déjà tumultueusement obstruée ; mais, repoussée avec brutalité et poursuivie par les vociférations de ceux qui l'avaient précédée, elle les pria poliment de l'excuser et alla se placer au dernier rang. D'autres prétendants à la distribution hebdomadaire, arrivés plus tardivement voulurent la repousser plus loin en arrière ; alors l'enfant, révoltée de leur injuste prétention et aussi fermement résolue à maintenir son droit qu'elle avait été prompte à reconnaître celui des autres, répondit avec calme et sans baisser les yeux devant les regards menaçants :

—Je n'ai pris la place de personne, je reste à la mienne.

Ce mouvement énergique changea en un sentiment meilleur les dispositions malveillantes. Si quelques-uns murmurèrent encore, d'autres, en plus grand nombre, l'approuvèrent. Il y en eut même parmi ceux-ci qui s'effacèrent pour la faire passer inaperçue devant eux à la faveur du mouvement qui se produisit dans la foule quand un son de cloche et l'ouverture de la porte annoncèrent que la distribution allait commencer.

\* \*

Arrivée à son tour devant le religieux chargé de donner à chacun des aspirants sa part de l'aumône, la fillette reçut la sienne, c'est-à-dire le contenu d'une louche de bois équivalant à une copieuse assiettée. Lorsqu'elle fut nantie de sa portion, au lieu de céder la place au mendiant qui la suivait immédiatement, elle tendit de nouveau son pot de terre vernissée au frère distributeur, et, d'une voix suppliante comme le regard, elle lui dit :

—Nous sommes trois !

Frappé de la parfaite distinction de cette enfant, vivement ému de la douceur d'une voix si bien en harmonie avec la candeur du visage, le religieux la contempla un moment avec intérêt, puis derochef, il plongea la louche dans l'imposante chaudronnée de soupe.

—Où demeurez-vous, ma fille ? lui demanda-t-il en emplissant jusqu'au bord le pot de terre qu'elle lui présentait.

L'enfant lui indiqua timidement une maison située dans le voisinage du couvent. Cela fait, elle adressa un gracieux salut au bienveillant religieux et s'empressa de reprendre le chemin de son logis, sans remarquer les regards jaloux que lui attirait de la part des mendiants le supplément de ration dont elle avait été favorisée.

La fillette n'avait pas menti ; ils furent trois à se partager la soupe du jeudi : une veuve et ses enfants.

Autrefois, volontairement prisonnière à Niort, où son mari avait été longtemps détenu, la mère s'embarqua pour l'Amérique avec lui et avec la petite fille qu'elle avait mise au monde dans sa prison, dès que la liberté leur eut été rendue. Là-bas,

elle donna le jour à un petit garçon. Quelques années après, étant demeurée veuve, elle revint en France avec ses deux orphelins. Au retour, ses ressources étaient si faibles que l'aumône d'une soupe par semaine lui devenait un appoint nécessaire pour l'aider à vivre.

Dans cet état de gêne continue, le jeudi suivant allait donc être impatientement attendu quand, le lendemain de la première visite faite au couvent par la fillette, le distributeur qu'elle avait profondément intéressé à sa misère par ses simples mots : " Nous sommes trois, " se présenta chez la veuve. Plus touché encore par ce qu'il apprit d'elle, il lui annonça que sa fille serait dispensée de se mêler aux autres mendiants pour avoir droit à la distribution du jeudi, attendu qu'à partir de ce jour les deux enfants et leur mère étaient comptés au nombre des pauvres gens que la communauté secourait journellement à domicile.

\* \*

Quarante ans plus tard,—en 1685—un vieux maître d'école de village, vêtu de la soutane ecclésiastique, se rencontrait dans le parc de Versailles avec une grande dame que deux laquais richement galonnés suivaient à distance respectueuse. Frappés en même temps du même souvenir, la grande dame et le maître d'école s'arrêtèrent et s'examinèrent curieusement, lui avec surprise, elle avec émotion. Après un moment d'hésitation, ils s'abordèrent. Mais, tandis que le vieillard cherchait encore dans sa mémoire, la dame, mieux assurée de la sienne, prit la parole :

—Nous avez habité La Rochelle ?

—J'avais l'honneur d'appartenir au couvent des Jésuites.

—Où l'on faisait autrefois de si bonne soupe pour les pauvres, ajouta la dame.

—C'est moi qui la distribuais, répondit avec un visible contentement de lui-même le vieux maître d'école.

—J'en ai souvenance, mon père ; je me souviens aussi, continua la dame en souriant, que, bien que vous fussiez charitable envers tous, vous aviez cependant vos préférées, et à celles-là vous faisiez meilleure part qu'aux autres.

—Cela ne m'est arrivé que pour une seule et qu'une seule fois, encore n'ai-je pas à me reprocher une injustice. Chacun de nos habitués ne réclamait que pour lui-même ; je devais au moins double portion à la pauvre petite fille qui me dit timidement en me tendant une seconde fois son pot de terre : " Nous sommes trois. "

Ce fut en rappelant ces paroles, encore présentes à la mémoire, que le digne homme prouva à son interlocuteur qu'il l'avait reconnue.

Celle-ci ayant remarqué que ce moment d'entretien dans le parc attirait l'attention des promeneurs, se remit à marcher dans la direction du château, après avoir dit au vieux maître d'école :—Veuillez m'accompagner.

Chemin faisant, elle l'interrogea sur sa position, qui était, à vrai dire, assez précaire, il n'hésita pas à lui en faire l'aveu, mais en interrompant son récit pour répondre à de nombreuses salutations qui ne s'adressaient pas précisément à lui. Presque chaque pas qu'il faisait, en compagnie de la grande dame, dans la grande allée du parc, il voyait des gentilshommes se découvrir et s'incliner humblement, des dames fermer respectueusement leur éventail et faire leurs plus belles révérences. Dépaycé à Versailles, où il venait pour la première fois, il put croire que ces témoignages de courtoisie étaient obligatoires pour tous envers chacun dans l'habitation royale. Ce qui le mit en doute sur la réalité de la supposition, c'est qu'il vit, à l'entrée et sous le vestibule du palais, les sentinelles présenter les armes.

—Si ce n'est à moi, se dit-il, c'est donc à celle que j'accompagne que de tels honneurs sont rendus ; mais qui est-elle alors ?

Trop discret pour l'interroger, il monta avec elle le grand escalier ; plus ils avançaient tous deux dans l'intérieur des appartements, plus s'accroissaient les marques de servilité. Ils allaient parvenir à

l'extrémité d'une galerie, quand les deux battants de la porte du fond s'ouvrirent : des officiers de la maison rouge parurent, la galerie s'emplit de courtisans, et une voix annonça : " Le roi ! " A ce nom, le vieillard, inquiet et troublé, fit quelques pas en arrière ; mais la grande dame le retint par la main, et dit au roi qui s'avant vers elle :

—J'ai parlé de la soupe du jeudi à Votre Majesté ; qu'elle me permette de lui présenter mon père nourricier.

Cette dame porta plusieurs noms : on l'appela d'abord Mlle d'Aubigné, puis Madame et, huit ans après, la veuve Scarron, devenue enfin marquise de Maintenon ; celle qui toute enfant avait mendié sa subsistance à la porte d'un couvent hospitalier, venait de voir récemment bénir son union avec Louis le Grand.

Nous n'ajouterons rien qui n'ait été déjà deviné, en affirmant que le maître d'école ne retourna pas dans son village sans avoir reçu largement le prix de la soupe du jeudi.

DANIEL HADSON.

CHOSSES ET AUTRES

—Il est rumeur qu'une succursale du Crédit Foncier sera établie à Trois-Rivières.

—La Société Saint-Jean-Baptiste a décidé que la fête aura lieu à Montréal. Il y aura procession, messe et pique-nique à l'île Grosbois.

—Les rapports des différents commissaires du recensement ne seront pas prêts avant la fin du mois d'août. On croit que depuis les dix dernières années la population de Montréal a augmenté de 20 pour cent.

—Nous apprenons de source officielle que les médecins ont conseillé à Son Altesse Royale la princesse Louise, de ne pas entreprendre le voyage du Canada, ni celui qu'elle proposait de faire au Nord-Ouest.

—Les nouvelles concernant la pêche à Gaspé sont bonnes. La pêche de la morue vient de commencer avec une excellente perspective. Le hareng est très abondant, ainsi que la pêche du homard sur la côte de la Baie des Chaleurs.

—Une importante députation du comté de Pontiac est allée demander à l'honorable premier ministre de Québec de terminer la construction du chemin de fer du nord entre Aylmer et Pembroke, dans la province de Québec. L'honorable M. Church a présenté la députation à l'hon. M. Chapleau.

—Le Séminaire de Saint-Sulpice et quelques habitants du lac des Deux-Montagnes mettent, cette année, cinq cents arpents de terre en culture pour la betterave. Ils se proposent de porter ce chiffre à deux mille arpents l'année prochaine. En conséquence, l'Union Sucrière établira prochainement sa quatrième usine au Lac.

—On dit qu'une des religieuses Ursulines qui sont parties il y a quelques jours pour le lac St-Jean, n'a pu taire son admiration en mettant le pied sur le bateau à vapeur. Elle était entrée au cloître depuis une trentaine d'années et n'avait pas été plus loin tandis que la navigation a marché rondement depuis cette époque.

—Une chose horrible s'est passée, la semaine dernière, dans le comté de Wood ruff, Arkansas. Un petit garçon de 7 ans, Bennie Johnson, envoyé par ses parents faire une commission chez des voisins, a été attaqué en route et tué par des chiens vicieux qui ont dévoré son corps presque entièrement.

—Il y a quelques jours, à Sainte-Marie de Beauce, s'est passée une scène extraordinaire, raconte le *Quotidien*.

Vers neuf heures du soir, un jeune homme se rendant à la gare du chemin de fer vit tout à coup se dresser devant lui un loup furieux. L'animal se précipita sur sa proie en hurlant, et tous deux rou-

lèrent sur le sol. La lutte fut terrible. Le pauvre jeune homme, épuisé, allait devenir victime, lorsqu'un de ses amis arriva pour lui porter secours. M. Clovis Mercier, c'est son nom, jeune cultivateur, d'une force herculéenne, s'élança sur l'animal, le saisit à la gorge et l'étouffa. Dans la lutte, M. Mercier a reçu plusieurs blessures assez graves, cependant on espère une prompte guérison.

—Le séminaire de Québec va établir, dit-on, une grande manufacture de balais, seaux, etc., et une scierie sur la rivière Montmorency, à trois milles à peu près de la chute. Les travaux commenceront le mois prochain et donneront de l'ouvrage à plus de 200 hommes, nous assure-t-on.

Le Séminaire s'est assuré les services de M. Williams, l'ex-agent bien connu de M. Hall, pour conduire les travaux.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop, sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TRONCHIQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'Irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis trente ans que ces TRONCHIQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURNGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

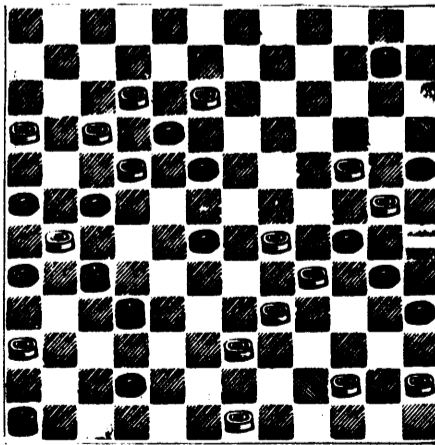
Solutions justes du problème 267

- North B. MARS.—M. P. Létourneau. Montréal : MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rechon, Hormisdas Gauthier. Québec : MM. N. Langlois J. Lemieux.

Composé par M. P. D. LÉTOURNEAU, North Brookfield, Mass.

PROBLÈME No. 269

NOIR.



BLANCS

Solution juste du problème 267

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
61	56
67	50
31	57
68	35
54	22
5	33
7	52
69	47
66	21
43	10
42	23 et gagnent.
12	61
70	37
18	62
2	41
55	11
72	13
30	58
1	60
4	32
3	38

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 9 juin 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. FREMPER, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 273.—MM. M. Lalandry, New-York; A. G. St-Jean; H. Lafrenière, M. Toupin, T. Gagnier, A. Buisson, Montréal; N. P. Sorel; Un amateur, E. Legault, Ottawa; L. O. P. Sherbrooke; V. Gagnon, J. Beland, Z. Delaunais, F. Côté, Québec; T. Lacasse, Lowell, Mass.; "Mat." Berthier; Un Trifluvien, Trois-Rivières.

NOUVELES.

—Dans le match entre les amateurs de Saint-Louis et M. Mackenzie, ce dernier gagne 17 parties, en perd une et fait une remise.

—Il est rumeur que M. Gossip doit publier dans quelque temps une nouvelle édition de son ouvrage intitulée: "Theory of the Chess Openings." Ce volume contiendra aussi des fins de parties, et se vendra à un prix raisonnable.

—Nous apprenons par les journaux anglais que M. Blackburne a lancé un défi à M. Zukertort pour jouer un match de sept parties. L'enjeu est de £100 de chaque côté. Quatre parties seront jouées par semaine, et le temps limité est de 15 coups par heure; les remises ne compteront pas. La lutte doit commencer vers le milieu de ce mois.

—Voici la position des combattants dans le tournoi de "Manhattan Chess Club" pour le titre de champion:

Gagne.	Perd.	Nulls.
M. de Visser.....	4	1
F. M. Teed.....	4	1
D. G. Baird.....	2½	1½
Louis Cohn.....	2	3
A. L. Grütter.....	0½	3½
W. D. Cohn.....	1	4

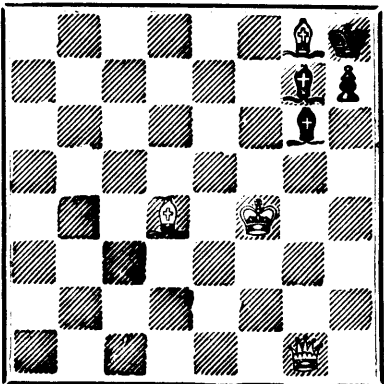
PROBLÈME No. 275.

CONCOURS DU "HOLYOKE TRANSCRIPT."

Envoi qui a obtenu le 1er prix.

Composé par W. A. SHINKMAN, Grand Rapids, Mich.  
Devise: "Construction and Purity."

No. 1. NOIRS.

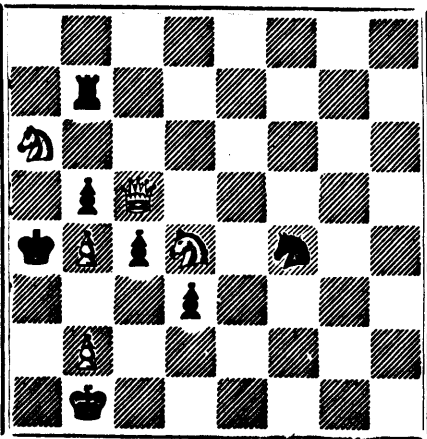


BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

PROBLÈME No. 276.

No. 2. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups.

SOLUTION.—No. 273.

Blancs.	Noirs.
1 D 7e C	1 R 3e D
2 D 7e R, mat	Si: 1 C pr D
2 T 4e R, mat.	Si: 1 C pr T
2 D 4e R, mat.	Si: 1 P 4e D
2 D 5e D, mat.	

**M. J. H. BATES,** Agent d'annonces  
41, PARK ROW (bâtiment du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans **L'Opinion Publique.**

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché.  
S'adresser au bureau de ce journal.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 3 juin 1881.

FARINE	\$ c.	\$ c.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs	3 00	à 3 20
Farine d'avoine.....	2 10	à 2 15
Farine de blé d'Inde.....	1 55	à 1 65
Sarraasin.....	2 10	à 2 20

GRAINS		
Blé par minot.....	1 50	à 1 75
Pois do.....	0 90	à 1 00
Orge do.....	0 75	à 0 80
Avoine par 40 lbs.....	0 85	à 0 90
Sarraasin par minot.....	0 65	à 0 70
Mill do.....	2 10	à 2 50
Lin do.....	0 00	à 0 00
Blé d'Inde do.....	0 70	à 0 75

LAITERIE		
Beurre frais à la livre.....	0 25	à 0 28
Beurre salé do.....	0 20	à 0 25
Fromage à la livre.....	0 14	à 0 15

VOLAILLES		
Dindes (vieux) au couple.....	1 50	à 2 00
Dindes (jeunes) do.....	0 00	à 0 00
Oies au couple.....	1 00	à 1 25
Canards au couple.....	0 60	à 0 75
Poules do.....	0 40	à 0 50
Poulets do.....	0 30	à 0 40

LÉGUMES		
Pommes au baril.....	2 50	à 3 00
Pommes de terre.....	0 40	à 0 55
Fèves par minot.....	1 20	à 1 40
Oignons par tresse.....	0 04	à 0 05

GIBIERS		
Canards (sauvages) par couple.....	0 60	à 0 75
do noirs par couple.....	1 10	à 1 25
Plevriers par douzaine.....	0 25	à 0 30
Bécasses au couple.....	0 00	à 0 00
Pigeons domestiques au couple.....	0 15	à 0 20
Ferrix au couple.....	0 50	à 0 60
Tourtes à la douzaine.....	1 20	à 1 40

VIANDES		
Bœuf à la livre.....	0 05	à 0 10
Lard do.....	0 10	à 0 12
Mouton do.....	0 07	à 0 10
Agneau do.....	0 08	à 0 10
Lard frais par 100 livres.....	7 50	à 8 00
Bœuf par 100 livres.....	5 50	à 7 00
Lièvres.....	0 00	à 0 00

DIVERS		
Sucre d'érable à la livre.....	0 10	à 0 12
Sirop d'érable au gallon.....	0 80	à 1 00
Miel à la livre.....	0 12	à 0 15
œufs frais à la douzaine.....	0 08	à 0 10
Haddock à la livre.....	0 06	à 0 07
Saindoux par livre.....	0 11	à 0 12
Peaux à la livre.....	0 07	à 0 00

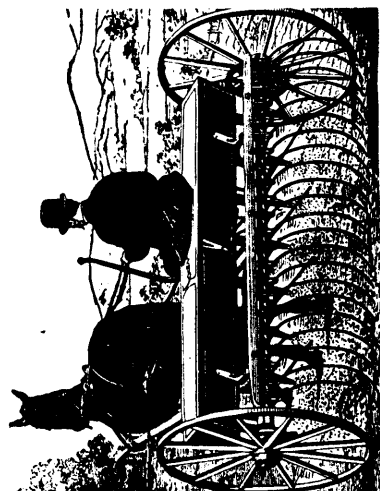
Marché aux Bestiaux

Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs.....	\$5 00	à 6 00
Bœuf, 2me qualité.....	3 50	à 4 00
Vaches à lait.....	30 00	à 40 00
Vaches extra.....	40 00	à 70 00
Veaux, 1re qualité.....	6 00	à 8 00
Veaux, 2me qualité.....	2 00	à 5 00
Veaux, 3me qualité.....	1 00	à 2 00

Foin, 1re qualité, par 100 bottes.....	\$10 00	à 12 00
Foin, 2me qualité.....	8 00	à 9 00
Paille, 1re qualité.....	4 00	à 5 50
Paille, 2me qualité.....	3 00	à 4 00

ACCESSOIRE AMELIOREE DE MANN

ajouté aux Rateaux à cheval pour semer à la volée les grains et les fertilisants



garantie de semer toutes sortes de graines ou de fertilisants, en quelque quantité requise. Peut être ajouté à n'importe quel Rateau, mais spécialement aux Rateaux de COSSIT.—Prix: \$25.00, peut aussi servir de semoir séparément, monté sur deux roues pesantes, on peut s'en servir soit avec un ou deux chevaux. Prix: \$15.00. En vente par tous les agents de COSSIT ou à leur bureau principal.

No. 81, RUE MCGILL, MONTREAL.

DEMANDEZ DES CIRCUITAIRES

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.—PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VACANCES: en janvier et février. CONDITIONS D'ADMISSION: — Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer. Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

Jos. GAUDET, Ptre, Directeur.  
J. J. MARSAU, écor, M. C. A., Professeur et gérant.

ABSORPTION VS. MALADIE

Endossement extraordinaire!

ALEX. NOTMAN, Holman Pad. Co.

799, Rue Tremont, Boston, Mass., 5 Octobre

Cher monsieur, — En réponse à la vôtre, me demandant mon opinion sur l'utilité du Sachet Holman et de ses auxiliaires, je suis heureux de dire bien que je les ai employés sans aucune confiance dans leur efficacité et leur principe d'absorption pour les attaques de prostrations nerveuses, paralysie partielle et dyspepsie, dont j'ai souffert durant les deux dernières années, je puis maintenant déclarer qu'ils m'ont totalement délivré de tous symptômes. J'ai essayé toute espèce de traitement, Allopathique, Homéopathique, Électrique, Électricité et Bains Turcs dans le cours des deux dernières années, mais sans effets. Persuadé, malgré moi, d'essayer le Sachet et les Emplâtres, je m'en servis, et en deux jours, je constatai que la paralysie des nerfs et des muscles était vaincue, tout le système nerveux était revenu à l'ordre, et maintenant de puis six mois que j'ai fait l'essai, je ne ressens aucun symptôme de débilite nerveuse ou de dyspepsie. Dans l'exercice de ma profession comme médecin, dans la vie privée et parmi mes amis personnels, je crois de mon devoir, comme acte de gratitude, de conseiller fortement l'usage du Sachet Holman, des Emplâtres et des Sels d'Absorption, comme étant les meilleures remèdes, les plus sûrs et les plus efficaces contre toute espèce de maladie ayant son siège dans l'estomac, le foie, le cerveau ou les grands centres nerveux.

Votre sincère, etc.

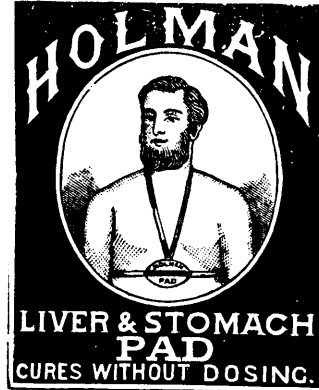
FRED. J. GARBIT, M.D., Ph. D.

Gradué à l'Université de Londres (Angleterre) 1858; Docteur et Registrare du Collège Médical des Spécialistes de Boston, Professeur de Jurisprudence Médicale-Légal et lecteur sur les maladies de femmes et d'enfants.

BUREAUX PRINCIPAUX:

No. 301, rue Notre - Dame, Montréal.  
No. 71, King Street West, Toronto.

Des brochures sont envoyées gratis.



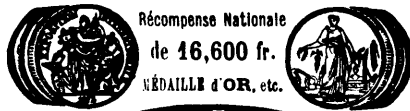
Sachet pour enfants..... \$2.00  
Sachet de grandeur ordinaire..... 2.50  
Sachet de grandeur extraordinaire..... 3.50  
Emplâtre pour le corps, 25c chacune.  
Emplâtre pour les pieds, 25c  
Sel pour absorption, 25c le paquet.

70 CARTES DE VISITES avec votre 10c nom. — En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs, 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford, Ct.

ARTICLES REQUIS

SECHOIRS A RIDEAUX, TONDEUSES pour l'herbe, COUTEAUX à manches opals tout à fait nouveaux, Ustensils de cuisine émaillés, ROULEAUX et CORNICHERS à Rideaux, FIL Galvanisé pointé pour clôture, à très-bon marché chez

L. J. A. SURVEYER,  
198, Rue Notre-Dame.  
(En face du Palais de Justice.)



QUINA-LAROCHE ELIXIR VINEUX

(Extrait des 3 Quinquinas)  
Apéritif. Fortifiant, Fébrifuge.  
recommandé contre les AFFECTIONS D'ESTOMAC, ANÉMIE, MANQUE DE FORCES, SUITES DE COUCHES, LANGUEUR, FIÈVRES INVÉTÉRÉES, etc.

PARIS, 22 & 19, RUE DROUOT & LES PHARMACIES.  
Agents pour le Canada, MM. Lavolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame Montréal.

DEMANDEZ LA **POUDRE à PÂTE VICTORIA** La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDWARDS, Analyste.

EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS Manufacturée par **D.C. BROUSSEAU & CIE.** RUE NOTRE DAME MONTREAL.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

NOUVEAU PROCÉDE,

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTRO-TYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY,

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)